

# Brèves de Jean-François Mayer - 2013-2014

*Ces notes brèves sur des sujets variés sont publiées occasionnellement sur le site [www.mayer.im](http://www.mayer.im). J'ai décidé de recueillir ces billets une fois par an – cette fois-ci avec un peu de retard et pour deux ans – et de les mettre également à disposition des lecteurs intéressés sous la forme d'un document PDF. Ce recueil suit un ordre chronologique inversé: les billets les plus récents se trouvent au début, les plus anciens à la fin. La source révèle le mois de publication: le préfixe 2013-12 dans la dernière section de l'URL renvoie ainsi à décembre 2013.*

14 septembre 2015

## Le chercheur de terrain, cet incompris...

Source: <http://mayer.im/post/103921373793/2014-11-recherche-terrain>

Ce samedi après-midi 29 novembre 2014, le [Conseil central islamique suisse](#) (CCIS) organisait, sur une place centrale de ma ville de Fribourg, une réunion en plein air pour protester notamment contre l'interdiction signifiée par le préfet de tenir sa conférence annuelle dans une grande salle à la périphérie de la ville: des motifs de sécurité et possibles incidents avaient été invoqués pour cette interdiction. Devant quelque 300 personnes, la réunion s'est déroulée sans incident majeur, même si deux protestataires brandissaient des pancartes aux abords de la place ("Islam - non" et "Ils ont des pays, qu'ils y retournent") et si la police a dû éloigner — avec fermeté, mais sans heurts — un groupe de manifestants kurdes qui scandaient des slogans faisant allusion aux événements actuels en Syrie.

Je me trouvais à Fribourg aujourd'hui: j'ai décidé d'aller passer mon après-midi à observer cette réunion et les réactions qu'elle suscitait. Discussions avec des participants, chercheurs présents et passants; écoute d'allocutions prononcées; attention prêtée aux attitudes et signes: l'activité habituelle du chercheur intéressé par le champ religieux contemporain, même si le type de réunion était inhabituel. J'avais déjà assisté aux conférences annuelles du CCIS à Fribourg et à Genève les deux années précédentes.

Avec une présence régulière dans les médias, et dans ma ville natale surtout, impossible de passer inaperçu. En me promenant, je surpris au vol un ou deux commentaires prévisibles échangés par des passants qui me reconnaissaient, du genre: "Ah, vous voyez, c'est le spécialiste des religions..."

Alors que la réunion se terminait et que je discutais devant une tasse de café avec quelques participants, une passante que je ne connaissais pas, un sac d'une librairie voisine à la main, m'aborda pour me demander, sur un ton neutre, si j'enseignais bien à l'Université de Fribourg? Je lui

répondis que ce n'était plus le cas depuis 2007, mais que je poursuivais en effet mes recherches sur les religions. Je pensais à une simple question de curiosité, mais je ne m'attendais guère à la suite: "Je n'aime pas du tout votre présence ici. Je vais le faire savoir." Interloqué, mais restant poli, j'essayai de lui expliquer que c'était le travail normal d'un chercheur actif dans ce domaine d'aller à la rencontre de groupes tels que le CCIS et de s'informer de première main. Sans m'écouter, mon interlocutrice s'éloigna en répétant, sur un ton qui se voulait menaçant: "Votre présence ici ne me plaît pas du tout", et en me laissant entendre qu'elle allait en informer certaines institutions académiques (si la malheureuse le fait, ce genre de dénonciation risque de plonger les destinataires dans la perplexité!).

Même si cela m'arrive beaucoup moins aujourd'hui que ce n'était le cas il y a une vingtaine d'années, j'ai l'habitude de réactions de ce genre: durant mes périodes de recherches intensives sur des "sectes" et mouvements religieux très variés, j'ai souvent été soupçonné d'en être un membre, ou au moins un suppôt. Un peu comme si était appliqué un raisonnement du genre: "Puisque vous y êtes, c'est que vous en êtes." Curieusement, bien des gens semblent avoir du mal à admettre qu'on puisse s'intéresser à un mouvement religieux (ou autre) sans adhérer à ses croyances ou soutenir ses actions, mais simplement par intérêt pour ces réalités sociales; bien des gens n'acceptent pas qu'on puisse discuter aimablement avec des membres de différents groupes pour essayer de les comprendre, sans qu'il soit nécessaire de porter des jugements péremptoirs. Cela semble pourtant aller de soi: il faudrait au contraire reprocher à un chercheur de ne pas saisir ces occasions de rencontres et d'observations de terrain quand il le peut. Mais ce petit incident, qui réveille le souvenir de bien d'autres dont j'ai fait l'expérience depuis les années 1980, montre que le travail des chercheurs de terrain n'a pas fini de susciter des malentendus.

## L'Église de Dieu du Septième Jour: quand les groupes religieux écrivent leur chronique

Source: <http://mayer.im/post/100781352593/2014-10-eglise-de-dieu-du-septieme-jour>

Parmi les innombrables groupes religieux nés au cours des derniers siècles, beaucoup n'ont fait l'objet d'aucune étude historique. Heureusement, il y a parfois un membre d'un de ces groupes qui s'engage dans un patient labeur pour en conserver l'histoire. Le résultat prend souvent la forme d'une chronique. Mais cela n'ôte rien à la valeur de ces travaux, surtout quand les auteurs s'efforcent à l'équilibre et n'écrivent pas une histoire "aseptisée", mais font aussi état des tensions et problèmes qui ont traversé le cheminement de leur mouvement.

Tel est le cas de Robert Coulter (né en 1930), dont j'ai apprécié le volume de plus de 500 pages racontant l'histoire de la [Church of God \(Seventh Day\)](#), agrémenté d'illustrations qui complètent bien le récit. Coulter a été durant des années l'un des dirigeants de cette Église. En fait, à la suite de schismes survenus au cours du XXème siècle, plusieurs Églises portent le même nom: ce groupe, dont le siège se trouve dans la région de Denver (Colorado), est le plus important numériquement et rassemble aujourd'hui près de 300.000 membres dans une quarantaine de pays.

Cette Église doit son origine en 1858 à Gilbert Cranmer (1814-1903), un prédicateur américain d'origine méthodiste, qui avait rejoint la Christian Church (Connexion), puis, en 1843-1844, fut convaincu par la prédication adventiste de William Miller (1782-1849). Après la "grande déception" de la non réalisation du Second Avènement du Christ en octobre 1844, Cranmer se retira d'abord du ministère, avant d'embrasser la croyance que l'observance du Sabbat (septième jour, c'est-à-dire le samedi) restait un devoir pour les chrétiens. Il en fut convaincu par Joseph Bates (1792-1872): ce même Bates convainquit également Ellen White (1827-1915) et son époux d'embrasser la doctrine du sabbat, pour organiser ensuite avec eux l'[Église adventiste du septième jour](#), aujourd'hui forte de [plus de 18 millions de membres](#). Cranmer rencontra les époux White en 1857 et 1858, mais ne put obtenir d'eux une reconnaissance de ministre du culte, notamment parce qu'ils réprouvaient son usage du tabac. Il entama un ministère indépendant, entretenant des relations avec des groupes adventistes qui n'acceptaient pas l'autorité des White; certains adventistes du septième jour rejoignirent par la suite le groupe de Cranmer, qui subit aussi certaines influences d'un autre groupe héritier du millérisme, l'[Advent Christian Church](#).

Tant l'Église adventiste du septième jour que l'Église de Dieu du septième jour sont donc issues de la prédication millérite et sont fidèles au sabbat, même si elles ont suivi des chemins séparés. Impossible de résumer ici les épisodes et péripéties de la vie de l'Église de Dieu du septième jour, narrées par Coulter. Elle connut des évolutions doctrinales, notamment en matière de christologie. Elle compta aussi durant quelques années parmi ses ministres du culte Herbert W. Armstrong (1892-1986), qui fonda par la suite l'Église universelle de Dieu (laquelle donna naissance par la suite [à une variété de groupes](#)). Comme le remarque Coulter, les fondateurs du mouvement n'auraient jamais pensé qu'il existerait encore plus de cent-cinquante ans après: ils espéraient l'imminent retour du Christ. Si ce siècle et demi d'histoire intéresse avant tout les membres de l'Église de Dieu du septième jour, il retient aussi l'attention d'historiens des mouvements religieux.

*Robert Coulter, The Journey. A History of the Church of God (Seventh Day), 2014, 528 p. – Le livre n'est pas vendu en librairie et doit être [commandé directement auprès de la boutique en ligne de la Church of God \(Seventh Day\)](#).*

## Les margoulins du libre accès

Source: <http://mayer.im/post/102113728983/2014-11-les-margoulins-du-libre-acces>

Ces dernières années, dans la communauté académique, il est de plus en plus question du [libre accès](#) (*open access*), c'est-à-dire la mise en ligne gratuite de contenus numériques. Autrefois, la seule possibilité de publier un article ou livre scientifique était la voie de l'imprimé (revues, ouvrages individuels ou collectifs). La diffusion d'Internet et le faible coût d'un espace sur un serveur ont transformé la donne. Même si demeure le prestige de l'imprimé, non seulement la plupart des revues diffusent aussi leur contenu en ligne, notamment au format PDF, mais l'on voit naître de plus en plus de publications scientifiques ne proposant plus de version imprimée. Certaines publications plus anciennes renoncent à l'imprimé pour se concentrer sur la version électronique: je viens d'en faire l'expérience avec la lettre d'information *Religion Watch*, dont je suis depuis des années le rédacteur associé, et qui est devenue une publication uniquement digitale (mais toujours payante) depuis le mois d'octobre, à l'approche de son trentième anniversaire.

*Religion Watch* un mensuel d'information indépendant sur les tendances dans le domaine religieux, qui a besoin d'abonnés pour vivre. Mais pour des revues scientifiques, la question se pose en termes différents: les articles qu'elles publient sont rédigés par des universitaires, qui doivent passer par un comité de lecture anonyme composé de pairs. Les auteurs (de même que les examinateurs) ne reçoivent aucune rémunération pour ces articles: ceux-ci font partie du travail normal d'universitaires, dont la majorité reçoivent un salaire d'une université ou autre institution scientifique. Comme [l'explique le Fonds national suisse de la recherche scientifique](#): "La recherche encouragée par des fonds publics devrait – en premier lieu dans l'intérêt de la science elle-même – être autant que possible accessible au public, et ce, en toute gratuité." Imprimée ou électronique, une revue contribue à la notoriété d'un chercheur dans la mesure où elle est reconnue comme sérieuse et plus ou moins réputée. Mais des entrepreneurs guère scrupuleux approchent des chercheurs naïfs et inexpérimentés, notamment dans des pays non occidentaux dont les universitaires ont difficilement accès aux revues réputées, pour leur faire miroiter la possibilité de publier des articles en libre accès dans des [revues en ligne qui singent les vraies publications scientifiques](#), mais dont la réputation est [inexistante](#) — et qui proposent bien sûr de publier ces articles contre rémunération (selon un modèle d'[article processing charge](#) utilisé par certains éditeurs sérieux en contrepartie du libre accès, mais le plus souvent avec paiement par l'institution à laquelle le chercheur est affilié).

J'ai reçu cette semaine un courrier électronique d'un certain "Science Publishing Group". Dans un anglais qui révèle un rédacteur vivant probablement en Asie (malgré une adresse postale new-yorkaise que j'ai découverte dans un coin du site), ce message se réfère à un article que j'ai

publié en 2009 et explique qu'ils ont le "grand honneur de [me] sélectionner" comme directeur invité d'un numéro spécial d'une de leurs revues (bien qu'aucune de celles-ci ne corresponde de près ou de loin au sujet retenu...). Cela me vaudra le privilège, me fait-on miroiter, de publier deux articles gratuitement et de bénéficier d'une réduction de 30% sur des articles supplémentaires. Prix pour la publication d'un article: 500 dollars, mais des réductions jusqu'au 30 novembre permettent d'obtenir un prix spécial entre 90 et 270 dollars... Ces montants sont justifiés par le travail d'édition, de relecture des épreuves et "autres services éditoriaux", explique le site. Ce n'est pas une escroquerie au sens strict: les articles sont bel et bien accessibles sur le site, convenablement mis en page, après relecture et suggestions, semble-t-il. Mais tout cela repose sur l'exploitation des aspirations de chercheurs à trouver des débouchés pour leurs articles, notamment dans des pays aux faibles ressources économiques, ce qui est plus déplaisant. Or, publier sur une telle plateforme ne présente aucun avantage pour un dossier universitaire (au contraire!): on y trouve un mélange d'honnêtes articles, de contributions de faible niveau et de textes surprenants rédigés par des auteurs détenteurs d'un titre universitaire pour certains, mais soutenant des [hypothèses aventureuses](#), pour ne pas dire plus. Pour ne prendre qu'un exemple, en choisissant le mot-clé *religion*, j'ai particulièrement été amusé par un article qui prétend apporter la "preuve mathématique de la loi du karma", publié dans un *American Journal of Applied Mathematics*. "La loi du karma est vraie et existe", affirme la conclusion. En lisant cet article, nous apprend l'*abstract*, le lecteur "comprendra le 'Soi' et sa vacuité et surmontera cette ignorance"...

## "Je suis fasciste, comme vous!"

Source: <http://mayer.im/post/100750104418/2014-10-fasciste>

Par cet après-midi ensoleillé d'octobre, une dame aux cheveux blancs, que je croise parfois dans les rues de Fribourg, m'arrête; avec un grand sourire, elle me déclare de but en blanc: "Je suis fasciste, comme vous!" Sans rien en montrer, je suis légèrement interloqué: je ne me souviens plus d'avoir fait cette semaine ma déclaration publique de fascisme; mais peut-être le peuple fribourgeois appelle-t-il de ses vœux un Chef et m'adresse-t-il ainsi sa demande par une émissaire? Avant d'endosser une vocation d'homme providentiel, je décide prudemment de demander des éclaircissements: "Que voulez-vous dire?" Réponse: "Votre article dans *La Liberté*." – "Quel article?" – "Mais celui où vous avez écrit: 'Si préférer mon pays à celui des autres, c'est être fasciste, alors oui je le suis.' J'ai beaucoup aimé cet article." – "Madame, je suis désolé, mais je ne suis pas l'auteur de ce texte." – "Mais vous êtes pourtant bien Hubert Mayer?" – "Non, Madame, je me prénomme Jean-François."

Je sens mon interlocutrice embarrassée. J'essaie de la mettre à l'aise et lui souhaite une belle promenade dans le froid lumineux de l'automne. L'efficacité de Google me permet, une fois de retour chez moi, de retrouver la [lettre de lecteur](#)

[écrite à \*La Liberté\*](#) par une personne portant le même patronyme.

Après avoir passé beaucoup de temps, ces dernières semaines, à essayer de [clarifier le concept de "secte"](#), j'avais craint un instant de devoir me lancer dans le même effort autour des usages également brouillés du concept de "fascisme". Décidément, la fréquentation des sujets minés...

## Du djihadisme à la violence dérégulée?

Source: <http://mayer.im/post/100191370678/du-djihadisme-à-la-violence-dérégulée>

Il y a quelques jours est parue l'édition anglaise du N° 4 de *Dabiq*, le magazine de l'État islamique. La traduction française suivra prochainement. Nous sommes nombreux à le lire pour essayer de comprendre la logique et les objectifs de ces combattants animés par des convictions idéologiques fanatiques, dirigés par des stratèges d'une surprenante habileté, qui tentent de [jeter les bases d'un État totalitaire](#) sous le drapeau du Califat, en rupture délibérée avec le système international tel qu'il existe aujourd'hui.

Face à des adversaires dont la puissance est bien plus grande que la sienne, mais que sa propagande met au défi de venir l'affronter sur son propre terrain, l'État islamique appelle depuis quelques semaines ses sympathisants du monde entier à mener des actions violentes dans les pays qui lancent des frappes aériennes contre ses troupes. Cela n'est pas étonnant. Ce qui retient l'attention est l'incitation ouverte à agir par n'importe quel moyen, sans coordination, sans consultation. Alors que les traditions religieuses ont souvent tenté, à défaut de prôner le pacifisme, au moins d'encadrer la violence, de lui fixer certaines règles et bornes, les récents appels de l'État islamique font éclater ces limites.

Dans les extraits d'un discours du porte-parole de l'État islamique, nous lisons: "*Si vous pouvez tuer un Américain ou Européen mécréant — spécialement les méchants et sales Français — ou tout autre mécréant d'entre les mécréants faisant la guerre, y compris les citoyens des pays qui sont entrés en coalition contre l'État islamique, alors remettez-vous en à Allah, et tuez-le de toute manière ou façon que ce soit. Ne demandez conseil à quiconque et ne cherchez le verdict de quiconque. Tuez le mécréant, qu'il soit civil ou militaire [...].*" Et pour ne laisser aucun doute sur le propos, une photographie en regard montre des habitants d'une ville occidentale dans la rue, sur le chemin du travail, avec la légende: "«*Civils*» croisés".

Dans nombre de cas de violence à connotation (politico-)religieuse à l'époque contemporaine, pas seulement en contexte musulman, la personne projetant un assassinat au nom de la cause ou un acte de violence tentait d'obtenir l'approbation ou la bénédiction d'une figure religieuse respectée: ici, toute réserve face à une action purement individuelle, décidée du propre chef de son auteur, s'évanouit — il n'y a plus d'avis à demander à qui que ce soit avant d'agir.

Il reste à espérer que des inhibitions ou les difficultés imprévues qui peuvent surgir sur la route de celui qui planifie une action violente limiteront le nombre d'actes de violence aveugle que de tels appels pourraient inspirer.

Il y a quelques années, le N° 2 (automne 2010) du magazine *Inspire* (que publiait Al Qaïda dans la péninsule arabe) contenait des suggestions d'actions possibles pour causer un carnage dans le cadre du "djihad individuel" (pp. 53-57), ne demandant pas une grande préparation pour certaines: "Tout ce qui est nécessaire est d'être disposé à donner sa vie pour Allah." Il y a eu des cas isolés de tels actes en Occident, mais pas la vague qu'espéraient probablement les rédacteurs (et certaines méthodes suggérées n'ont jamais été utilisées, à ma connaissance). Ceux qui s'exaltent sur Internet pour la cause djihadiste ne sont pas tous prêts à y laisser leur peau; d'autres auront des scrupules face à une violence indiscriminée. Cependant, les risques d'actions individuelles imprévisibles et potentiellement meurtrières augmentent avec l'apparition d'aspirants djihadistes de plus en plus jeunes, la diffusion plus large que jamais du matériel djihadiste et le retour de combattants aguerris.

## Le renversement du djihad

Source: <http://mayer.im/post/100186969778/2014-10-renversement-djihad>

Innombrables sont devenues les publications sur l'islam politique: je n'aurais sans doute pas acheté le livre Kamran Bokhari et Farid Senzai, *Political Islam in the Age of Democratization* (New York, Palgrave Macmillan, 2013), si je ne connaissais pas l'un des deux auteurs, rencontré à plusieurs reprises aux États-Unis il y a quelques années. Mais je ne regrette pas l'achat et la lecture. C'est un panorama bien structuré, précis, lisible et documenté. Il permet de mieux comprendre quels sont les différents courants qui traversent aujourd'hui le monde musulman et leurs orientations par rapport à la politique.

J'ai lu avec attention les chapitres sur les courants djihadistes. Les auteurs ont adéquatement résumé le changement de perspective qui caractérise ces mouvements par rapport au djihad (pp. 101-102). Ce n'est pas simplement le fait, souvent rappelé, que les idéologues du djihadisme ont transformé la nature du djihad en lui conférant une nature de devoir individuel. Citant un article de Paul Heck ("Jihad Revisited", *Journal of Religious Ethics*, 32/1, mars 2004, pp. 95-128), Bokhari et Senzai rappellent que le concept islamique classique du djihad est très éloigné de sa présentation dans l'idéologie djihadiste (et il ne s'agit pas ici de souligner, comme le fait toujours de manière défensive une apologétique musulmane, la différence entre le "grand djihad", spirituel, et le "petit djihad", militaire). "[...] le concept classique du djihad avait été formulé par les juristes de l'époque pour mettre spécifiquement hors-la-loi l'usage de moyens violents par des acteurs non étatiques."

Les militants radicaux entendent conférer à leur usage de la violence une légitimité en se réclamant du djihad, mais ils "ont réinterprété le concept classique de djihad comme un moyen par lequel établir un État islamique". Du djihad

contrôlé, régulé et sanctionné par l'État, nous en sommes ainsi arrivés à l'inverse: le djihad utilisé contre l'État — ce qui en dit long aussi sur la crise de légitimité des États du monde musulman contemporain

## Et il me resterait les sectes athées...

Source: <http://mayer.im/post/100090461863/2014-10-mouvements-athees>

Dans la rue, je croise un habitant du quartier, qui me lance: "Je vous ai vu à la télévision. Si les religions n'existaient plus, vous n'auriez plus rien à faire!" Du tac au tac, je lui réponds: "N'en croyez rien! J'étudierais l'athéisme! Je ferais des recherches sur les sectes athées..."

Le sujet m'avait d'ailleurs intéressé, mais il y a longtemps: dans la première moitié des années 1980, j'avais commencé à rassembler un peu de documentation sur les groupes d'athées et de libres-penseurs dans le monde, ce qui demandait quelques efforts à l'âge où Internet n'existait pas encore. J'avais même reçu des documents d'un centre athée en Inde, fondé dans les années 1940 par un ancien collaborateur de Gandhi. J'avais publié, dans le mensuel catholique genevois *Choisir*, un article au ton plutôt critique, proposant un petit panorama: "Les mouvements athées: anticléricaux, rationalistes et 'humanistes'" (N° 295-296, juillet-août 1984, pp. 17-21). Il s'ouvrait par la mention du 3e Congrès mondial des athées à Helsinki en juin 1983. Tout cela était intéressant, mais je n'avais pas poursuivi ma quête de documentation sur le sujet, ayant déjà bien assez à faire avec le foisonnement de mouvements religieux qui renaissent déjà mon attention. Et je n'avais certes pas prévu l'émergence du "nouvel athéisme" que nous voyons s'affirmer depuis une décennie.

La plupart des athées ou libres-penseurs ne rejoignent pas une organisation, sans parler des simples incroyants qui ne font pas de leur incroyance une position "doctrinale" ou idéologique. D'autres y trouvent pourtant la source d'un engagement, autant pour critiquer les religions que pour promouvoir un idéal athée. Les mouvements athées continuent donc d'exister: aux États-Unis, signalait J. Gordon Melton lors du colloque du *Cesnur* à Waco (Texas) en juin 2014, il existe aujourd'hui pas moins de sept organisations athées implantées à l'échelle nationale. Et ne parlons pas des différents courants actifs à travers le monde, avec des histoires très différentes (des associations de libre-pensée actives depuis le 19e siècle à l'héritage de l'athéisme promu par l'État dans des pays communistes). Il y aurait du travail pour un chercheur, même si je ne suis pas sûr que cela me passionnerait autant que l'étude des groupes religieux.

Peut-être étudierais-je les conversions à l'athéisme. Il y a plus de dix ans, dans une communauté chrétienne en Suisse, j'avais croisé une jeune fille d'apparence discrète et pieuse, nouvelle membre zélée de cette paroisse. Quelques années plus tard, dans une rue de Berne, je rencontrais à nouveau cette jeune fille, qui distribuait de la propagande à un stand de la libre-pensée: elle m'annonça avec conviction avoir

tourné le dos à la religion. À voir son zèle prosélyte, dans la froideur d'une soirée hivernale, je me suis demandé si elle n'avait pas plutôt embrassé la... foi athée!

## Irak: de l'intervention américaine à l'insurrection sunnite

Source: <http://mayer.im/post/98392352298/2014-09-irak-insurrection-sunnite>

Si vous pensiez que la situation en Irak était grave, lisez le petit livre que vient de publier Patrick Cockburn, correspondant de *The Independent* au Moyen-Orient et fin connaisseur de la région – il avait désigné en décembre 2013 Abu Bakr al-Baghdadi comme “homme de l'année” au Moyen-Orient, à un moment où l'État islamique ne faisait pas encore la une de tous les médias.

Vous découvrirez que les choses sont pires encore que vous ne l'imaginiez. Cela est expliqué avec vigueur, clarté et sobriété, dans la bonne tradition du journalisme anglo-saxon. *The Jihadis Return: ISIS and the New Sunni Uprising* (OR Books, 2014): comme l'annonce le titre, c'est au nom de la défense des populations sunnites (qui ne sentaient de moins en moins représentées par le gouvernement de Bagdad) que les djihadistes ont retrouvé un élan en Irak: l'État islamique (EI) a su exploiter ce ressentiment et est maintenant devenu le groupe le plus important. Cela s'inscrit en outre sur un arrière-plan de wahhabisation du sunnisme, “l'un des plus dangereux développements de notre époque” (p. 95), en partie grâce aux efforts persévérants de l'Arabie saoudite pour propager sa version de l'islam à l'aide des énormes moyens financiers fournis par la richesse pétrolière. Les djihadistes ne sont pas wahhabites à proprement parler, mais ils plongent largement leurs racines dans ce modèle idéologique, y compris un antichisme que les Saoudiens ont encouragé et dont la diffusion dépasse de loin les cercles djihadistes.

Si l'EI a pu s'emparer aussi facilement de certains territoires, c'est parce que des sunnites ont été prêts à donner un soutien tacite à l'EI, la préférant au moins pour un temps au gouvernement irakien dominé par des chiites, mais aussi parce que l'armée irakienne était peu motivée, indisciplinée et minée par la corruption (p. 50): des sommes destinées à l'équipement ou à l'engagement de soldats ont fréquemment été détournées. Souvent, les officiers irakiens ont été les premiers à fuir, suivis par leurs troupes, face à des djihadistes inférieurs en nombre, mais convaincus, prêts à donner leur vie et impitoyables face à tous ceux qui se mettent en travers de leur chemin. L'État islamique a aussi une stratégie et se révèle capable de s'allier des populations sunnites, y compris d'anciens cadres militaires du régime de Saddam Hussein, frustrés de n'avoir trouvé aucune place dans les structures militaires de l'après-Saddam. Cockburn pense que la rigueur de l'État islamique va susciter aussi des ressentiments parmi les sunnites, “mais il ne sera pas facile de défier un mouvement bien organisé et prêt à tuer tout opposant” (p. 14).

Le niveau de violence que connaît l'Irak est difficilement imaginable: “au cours des deux dernières années, la violence a fortement augmenté, avec près de 10.000 civils irakiens tués en 2013 et presque 5.000 au cours des cinq premiers mois de l'année 2014 seulement”; au milieu de l'année 2013, les analystes recensaient une moyenne de presque un attentat suicide par jour (pp. 59-60).

“Le soutien occidental à l'opposition syrienne peut ne pas avoir réussi à renverser Assad, mais il a déstabilisé avec succès l'Irak”, où se sont bientôt retrouvées certaines des armes destinées aux insurgés syriens (p. 19). Et en Syrie, les djihadistes (rivalisant aussi entre eux, parfois violemment) ont réduit l'opposition armée non djihadiste à un rôle périphérique. Cockburn conclut sur des perspectives sombres: la situation, écrit-il, a probablement atteint un point de non retour pour la survie de l'Irak et de la Syrie comme États unitaires; nous assistons à la désintégration de l'Irak en zones chiites, sunnites et kurdes séparées, “mais il semble improbable que le pays puisse connaître une partition sans voir couler beaucoup de sang et plusieurs millions de réfugiés” (pp. 135-136).

Patrick Cockburn, *The Jihadis Return: ISIS and the New Sunni Uprising*, New York - Londres, OR Books, 2014, 144 p.

## Les peintres du paysage américain

Source: <http://mayer.im/post/91350443293/2014-07-peintres-paysage-americaain>

Comme beaucoup d'Européens, j'ai pendant longtemps ignoré les peintres américains du XIXe siècle: par préjugé, je n'imaginai même pas qu'il existait une production digne d'intérêt. J'avais révisé cette opinion lors d'un séjour à Oklahoma City, il y a près de quinze ans, en visitant le musée local: le Cowboy Hall of Fame, rebaptisé depuis *National Cowboy & Western Heritage Museum*. Dans la section consacrée à l'art de l'Ouest américain, j'avais découvert des œuvres de qualité de peintres (parfois formés en Europe) qui avaient pris pour sujet les impressionnants paysages de l'Amérique du Nord.

À Lausanne, je suis allé voir l'exposition ouverte le mois dernier au musée de la *Fondation de l'Hermitage, Peindre l'Amérique: les artistes du Nouveau Monde (1830-1900)* (27 juin-26 octobre 2014). Dans le beau catalogue qui accompagne l'exposition, le commissaire de celle-ci, William Hauptmann, souligne la méconnaissance dont a longtemps souffert la peinture américaine en Europe ainsi que le faible intérêt qu'elle rencontra aux États-Unis, en dehors de quelques artistes réputés. Mais tout cela change depuis la seconde décennie du XXe siècle. L'exposition de l'Hermitage offre une bonne occasion de se familiariser avec ces œuvres.

Cela m'a permis d'admirer de belles peintures, et de découvrir aussi d'autres aspects que les paysages, par exemple des scènes de la vie quotidienne ou les peintres américains de nature morte – jusqu'à ces insolites peintures

de billets de banque, dont je ne pense pas qu'on trouve des équivalents en Europe à la même période. Si tout cela offre des regards éclairants sur le monde américain, les paysages, dans leur puissance et des jeux de lumière parfois extraordinaires, demeurent pour moi le pan le plus attirant de cette production artistique. Le visiteur peut aussi contempler quelques paysages tropicaux ou arctiques, comme ce voilier longeant un iceberg effleuré par une lumière dorée (Frederic Edwin Church, 1926-1900), qui orne le frontispice du catalogue.

La naissance de la photographie semble même avoir donné à ces peintres un élan supplémentaire. En regardant certaines de ces œuvres, je me disais que leur impact devait être encore plus fort il y a 150 ans: ceux qui regardaient alors ces tableaux n'étaient pas encore bombardés d'images de tous côtés et sous toutes les formes; je soupçonne que leur réceptivité était beaucoup plus forte que la nôtre, tandis que chaque image que nous voyons aujourd'hui se trouve noyée dans un flux visuel permanent.

La nature américaine n'était pas un espace vierge avant l'arrivée des colons européens, bien sûr. Les portraits d'Indiens ont donc aussi leur part dans cette exposition. Ou encore, dans un paysage de l'Hudson avec un Indien, peint en 1848 par DeWitt Clinton Boutelle (1820-1884), nous voyons, face à un paysage immense, un Indien sur un promontoire rocheux, qui observe au loin des bateaux sur la rivière et, plus loin encore, une ville: "La tonalité mélancolique du tableau et le geste du personnage, la main sur le cœur, alertent le spectateur sur la destruction prochaine de la nature sauvage et la spoliation des terres indiennes." (pp. 54-56)

*Le catalogue mérite l'achat. Il est en vente sous le titre de l'exposition: [Peindre l'Amérique. Les artistes du nouveau monde \(1830-1900\)](#), Lausanne, La Bibliothèque des Arts, 2014, 184 p.*

## Scènes stambouliotes, II - Une vraie tête de mule

Source: <http://mayer.im/post/90974583023/scènes-stambouliotes-ii-une-vraie-tête-de-mule>

Le tramway reste un moyen bien commode pour circuler à travers certains quartiers centraux d'Istanbul. Mais la population augmente, et il me semble fréquenté par des voyageurs toujours plus nombreux. Tel est le cas, ce matin de juin: la plupart des passagers doivent rester debout.

Sur un siège, un grand-père est assis. À sa gauche, son épouse; à sa droite, son petit-fils, âgé de 5 ans au plus. L'homme voit le tramway se remplir: il veut prendre son petit-fils sur ses genoux, afin de céder une place. L'enfant entre dans une colère noire: il se débat, s'accroche au siège, fait preuve d'une force peu commune pour défendre sa place, et lancerait sans hésiter un coup de pied à qui s'aviserait de la lui prendre. Face à la résistance acharnée du bambin, le grand-père juge plus sage de céder, tout en lui manifestant gentiment sa désapprobation. Un passager, assis en face, s'amuse de la situation et, avec douceur, essaie d'expliquer à

l'enfant sceptique que son grand-père a raison. Il lui caresse les cheveux en quittant le tramway.

Arrêt suivant: une dame âgée monte à bord. Nouvelle tentative du grand-père – nouvelle réaction indignée du petit garçon. Sans se fâcher, le grand-père se lève et cède sa propre place à la passagère.

Encore un arrêt: cette fois-ci, c'est au tour d'une dame handicapée de monter, avec ses béquilles. Un instant, je crois assister à un petit miracle: l'enfant se lève. Aurait-il enfin compris? Non: c'est tout simplement à cet arrêt qu'il doit descendre avec ses grands-parents.

L'enfant-roi deviendrait-il un modèle universel? Le mois dernier, dans la *NZZ am Sonntag*, une enseignante, responsable d'une association d'institutrices de jardins d'enfants, partageait ses observations: autrefois, écrivait-elle, à la rentrée scolaire, les écoles voyaient arriver vingt enfants; aujourd'hui, on leur confie vingt petits princes et princesses, avec des parents royaux aux aguets pour défendre leur progéniture...

## Scènes stambouliotes, I - Elle a dit "oui"!

Source: <http://mayer.im/post/90974420693/2014-07-scene-stambouliote-i>

Un matin de juin, à Istanbul, sur l'avenue Istiklal, toujours aussi fréquentée. Devant une vitrine, un homme barbu, élégamment habillé, chante, en lisant les paroles sur son téléphone mobile, accompagné par un violoniste un peu hésitant. Il n'a pas l'allure habituelle d'un chanteur de rue. Cela m'intrigue, je ralentis. Je remarque quelques personnes qui se tiennent à quelques pas et regardent. Il y a aussi un caméra. Je repère ensuite, embusqués à l'entrée d'une rue adjacente, deux musiciens qui attendent. Je regarde autour de moi: deux autres musiciens postés également de l'autre côté de la rue, discrètement, leur instrument à la main.

La vogue des *flash mobs* aurait-elle donc gagné Istanbul? Je m'arrête pour regarder ce qui va se passer. Comme prévu, deux musiciens viennent rejoindre le chanteur. Puis deux autres. Et deux autres encore. C'est maintenant un petit ensemble qui joue avec enthousiasme, tandis que les passants s'arrêtent et que la caméra filme.

Arrive alors le porteur d'un bouquet de fleurs: celui-ci est remis au chanteur. Il s'approche d'une jeune femme, lui offre le bouquet. Je comprends tout: non, ce n'est pas une *flash mob*, mais une déclaration publique. La jeune femme accepte le bouquet, écrase une larme émue. Mais les musiciens attendent mieux: "Alors, Madame?... " Elle crie enfin le mot que tout le monde attend: "Evet! (Oui!)" Le soupirant embrasse sa bien-aimée, et les familles se congratulent.

## Le yoga à l'aéroport

Source: <http://mayer.im/post/84557571108/2014-05-yoga-aeroport>

Depuis plusieurs années, quand je passe dans un aéroport et que j'ai un peu de temps avant l'embarquement, j'essaie de repérer la chapelle ou le lieu de culte afin

d'y passer un moment d'observation et de prendre des photographies, si c'est possible. Je suis en effet intrigué par la façon d'aborder la dimension religieuse dans un espace aéroportuaire, et par l'usage qui est fait de tels locaux. Salles de prière multireligieuses ou chapelles aménagées pour une confession: la situation varie d'un aéroport à l'autre. Il y a aussi les aéroports sans salle de prière. J'écrirai un jour un article pour synthétiser mes observations.

Mais le dernier numéro du magazine [Hinduism Today](#) (avril-juin 2014) me révèle une nouvelle mode que j'ignorais: dans plusieurs aéroports américains apparaissent des salles de yoga et de méditation. Cela aurait commencé au [terminal 2 de l'aéroport de San Francisco](#), en 2012, afin d'offrir "aux voyageurs stressés une oasis où se détendre et trouver la tranquillité intérieure". Un dépôt a été transformé en salle de yoga, pour un fût de 15.000 à 20.000 \$. Quelques autres aéroports internationaux ont déjà suivi cet exemple aux États-Unis, par exemple l'[aéroport de Chicago en décembre 2013](#) (terminal 3), et d'autres s'approprieraient à le faire. À San Francisco, l'accueil a été si positif qu'une seconde salle de yoga devrait bientôt ouvrir ses portes au terminal 3.

Et pour ceux qui n'auraient pas le temps de s'arrêter à la salle de yoga, il reste la possibilité d'essayer, une fois à bord, quelques [postures de yoga adaptées aux conditions d'un vol en avion](#)...

Jusqu'à maintenant, lors de mes visites de chercheur-voyageur dans les couloirs des aéroports, j'étais à l'affût du logo classique d'une personne agenouillée indiquant la présence d'une chapelle: à l'avenir, il me faudra aussi être attentif à l'image du [méditant stylisé signalant l'existence d'une salle de yoga](#).

## Comment je suis devenu un "malotru": leçons pour temps de surcharge

Source: <http://mayer.im/post/79767689262/2014-03-train-malotru>

Le vendredi 14 mars 2014, à 12h25, je me trouve à la gare de Fribourg et monte dans le train à destination de Lausanne et Genève. Je suis éreinté et sous pression: je sors d'une semaine chargée, j'ai travaillé la nuit précédente jusqu'à 3h du matin, après plusieurs autres nuits trop courtes, et je dois présider une réunion à mon arrivée à Genève, devant 200 personnes et avec quatre experts internationaux à mes côtés. Je n'ai pas encore lu les communications des autres intervenants ni préparé ma présentation. Fatigué, il serait dangereux d'improviser, surtout en anglais: je dois avoir un texte sous les yeux. Je sais qu'il me reste 80 minutes pour le faire. Je suis tendu, avec la conscience de l'horloge qui tourne. Je n'aurai plus la possibilité d'imprimer le texte: il me faut le rédiger sur un bloc-notes. Afin de travailler efficacement, je dois donc trouver un siège muni d'une tablette assez large pour écrire.

Sur le quai, j'échange quelques mots avec une connaissance et je monte à bord du train avec lui, au lieu de me diriger vers la dernière voiture. Si j'avais suivi mon impulsion

initiale, je n'écrirais pas ce billet aujourd'hui: malentendus et maladresses vont s'enchaîner à partir de ce moment. Sachant que je cherche un siège équipé d'une tablette large, la personne avec lequel je suis entré dans le train m'en signale un: il me suggère d'aller vite m'y installer. Je suis son conseil. Première erreur: "hypnotisé" par la tablette convoitée, je ne remarque pas qu'une jeune femme allait s'y installer; je lui coupe probablement la route, mais je m'en rendrai compte que plus tard, en essayant de reconstituer le fil de mes faits et gestes. Cette jeune femme me demande si elle peut s'asseoir en face de moi. Bien sûr, lui dis-je; voyant qu'elle tient un livre à la main, je suppose qu'elle va lire et lui dis d'autorité que j'occuperai la tablette pour écrire. Deuxième erreur: si j'avais été moins pressé, je lui aurais demandé si elle souhaitait elle-même l'utiliser. Elle me répond qu'elle mettra son ordinateur sur les genoux, ce qu'elle fait – et que j'interprète, sans doute à tort, comme un désir de me rendre service. Troisième erreur: la courtoisie la plus élémentaire exigeait alors de lui dire que j'avais pensé qu'elle allait lire, mais que je lui laisserais l'usage de la tablette et tenterais de trouver un autre siège adéquat. Après deux ou trois minutes, un peu embarrassé par cette situation imprévue, j'essaie de formuler une phrase qui voudrait être un remerciement pour sa compréhension, mais part complètement à côté en expliquant que ce serait un peu difficile pour moi d'écrire sur mes genoux sur un bloc-notes, avec le mouvement du train, ou quelque chose de ce genre – je ne me souviens plus exactement de ce que j'ai dit. Le visage mutique qui accueille ces propos m'envoie un message clair, mais que je ne comprends pourtant pas: je viens d'enfoncer le quatrième clou qui scelle le cercueil de ma réputation. Le train arrive à Lausanne. La passagère se lève pour en sortir. Je la salue poliment. Elle fait quelques pas et se retourne: "Je ne vous salue pas, Monsieur, vous êtes un malotru!"

*Malotru. Définition: personne grossière. Du latin male astrucus, 'né sous une mauvaise étoile'. Dans les trains, je regarde toujours avec réprobation les hommes qui tentent de monter devant des passagères et se jettent sur le premier siège venu. Je laisse poliment passer devant moi les dames qui attendent d'entrer dans les voitures de voyageurs, même si la rame est bondée et au risque de ne plus trouver de place moi-même – car nombre de messieurs en profitent généralement pour passer aussi avant moi. Je demande si je puis m'asseoir en face d'un siège occupé et j'accepte de changer de place si cela rend service à quelqu'un. Et voici que je me trouve rangé dans la catégorie des goujats!*

C'est classique: deux personnes portent sur la même situation deux regards différents. Elles vivent la même chose, mais ne voient pas la même chose. Je viens d'évoquer cela [dans un article sur un tout autre sujet](#). Bien sûr que cette jeune femme a eu raison de me trouver impoli. Comment se fait-il, alors que je suis sensible aux règles de savoir-vivre, que je ne m'en sois même pas rendu compte? La fatigue a joué un rôle anesthésiant. Elle n'explique pas tout. Ce qui a causé ma perte: la priorité absolue du travail urgent à mener à bien, le but à atteindre à tout prix dans

un temps très limité. Toute autre considération s'en trouvait provisoirement occultée. Dérisoire.

Il faut tirer les leçons de ses erreurs. J'en vois deux. L'une et l'autre sont élémentaires, mais il nous arrive de les oublier. Première leçon: dans toute interaction avec autrui, si fugace soit-elle, il ne faut pas seulement considérer son point de vue, mais essayer de se mettre à la place de l'autre, avec sa sensibilité, ses soucis, ses attentes. Seconde leçon: quand nous travaillons dans l'urgence, sous la pression du temps, nous avons tendance à ne voir plus que le travail à faire. Nous oublions que le monde ne tourne pas autour de notre personne et de la tâche que nous devons accomplir: d'autres personnes ont des tâches non moins importantes et pressantes. Nous ne pouvons attendre des autres qu'ils moulent leur comportement sur nos exigences et qu'ils s'adaptent à nos impératifs, même légitimes.

“Il y a des fois où l'on pourrait être tenté de croire que la vie est une succession de malentendus”, a philosophiquement commenté le pasteur [Raymond Pfister](#) en découvrant mon récit. “Vous devez aussi savoir vous pardonner à vous-même”, m'a sagement conseillé un ami turc auquel je narraï ma mésaventure, quelques heures après l'incident. Ils ont tous deux raison. Il n'en reste pas moins qu'une inconnue s'est sentie offensée par mon comportement. Le monde est petit. Peut-être nos chemins se croiseront-ils à nouveau bientôt. Peut-être pas. Ou peut-être la croiserai-je sans la reconnaître – je n'ai pas une bonne mémoire des visages. Il ne me reste donc qu'à lancer ce message dans le cyberocéan: *Madame, Les personnes qui me connaissent ne me considèrent pas comme un malotru. Mais envers vous, j'ai manifestement enfreint plusieurs règles de la courtoisie. Je comprends votre réaction. Je vous présente mes excuses.*

## Publicités non sollicitées envoyées par courrier électronique: direction corbeille!

Source: <http://mayer.im/post/76742354349/pourriel-publicitaire-mefiance>

Nous recevons tous des courriers électroniques non sollicités nous proposant les produits et offres les plus variés, avec des arguments parfois tentants. J'ai pour principe de ne jamais y donner suite: il ne me viendrait jamais à l'idée de faire confiance à des gens qui inondent nos boîtes aux lettres de façon massive. Même si — très rarement — une proposition reçue par cette voie pourrait retenir mon intérêt, le mode de promotion utilisé suffit à me dissuader. Il ne faut en aucun cas encourager ces pratiques.

Ce matin, c'est par le formulaire de contact d'un de mes sites que je reçois un message d'un certain “John Karzoski”. Il m'explique (en anglais) avoir visité mon site [Orbis.info](#) (publié en français), avoir constaté qu'il était publié avec l'outil WordPress, et tient à me faire savoir charitablement que le site lui a paru un peu lent. Il suggère que cela pourrait être la conséquence d'un hébergement sur un serveur accueillant trop de sites. Heureusement,

“John Karzoski” a une solution à me suggérer: utiliser un service d'hébergement dénommé HBK, qui serait spécifiquement conçu pour WordPress et offrirait de bien meilleures performances.

J'ai eu la curiosité d'aller visiter le site de cet hébergeur dont je n'avais jamais entendu parler. Il contient un formulaire de contact, mais aucune adresse physique: rien ne permet de savoir où se trouve cet hébergeur et qui se cache derrière ce site. J'ai consulté le Whois des noms de domaine en espérant découvrir qui était le propriétaire de ce site: j'ai non seulement constaté que l'enregistrement du nom de domaine était anonyme, mais aussi que le nom de domaine n'avait été enregistré que le 8 janvier 2014! Cela signifie donc que cet hébergeur surgi de nulle part, sans identité, n'existait pas il y a deux mois! Et “John Karzoski” me propose de lui confier un site? Seul un naïf ou un inconscient donnerait suite à une telle proposition.

Pourtant, le fait même que de tels messages circulent signifie probablement que quelques proies tombent dans le filet. C'est la raison de ce billet, pour rappeler ce principe simple: ne jamais donner crédit à des offres non sollicitées (qu'elles soient reçues par courriel ou par téléphone) et les envoyer illico à la corbeille.

---

## Avez-vous déjà votre .guru?

Source: <http://mayer.im/post/76570338602/nom-de-domaine-guru>

Mes lecteurs connaissent mon intérêt pour différents aspects du développement d'Internet, dont les noms de domaine — j'en ai une petite collection, et je surprends parfois certains correspondants avec une adresse inattendue! Or, ce terrain connaît en ce moment même une évolution majeure. Pendant longtemps, il existait un nombre limité de gTLDs (*generic top-level domains*), tels que .com., .net., .org., .info, et des ccTLDs (*country code top-level domains*), tels que .ch., .fr., .de., .it et les noms d'autres pays ou territoires (par exemple .pm pour la modeste “collectivité d'outre-mer” française de Saint-Pierre-et-Miquelon, dans l'Atlantique Nord, ou .gs pour le territoire britannique presque inhabité de Géorgie du Sud, dans l'Atlantique Sud). Mais des dizaines de nouveaux gTLDs rejoignent progressivement les rangs des extensions disponibles, et ils seront bientôt des centaines. Cela élargira considérablement la palette des possibilités pour les personnes en quête d'un nom de domaine, même si les conséquences pour les TLDs bien établis restent encore incertaines. En outre, les nouveaux domaines génériques n'auront pas tous le même succès.

Premières extensions devenues accessibles à tout un chacun ce mois même: .photography., .clothing., .bike., .estate., .singles., .ventures et... guru! Je n'ai pas résisté à la tentation d'acquérir mon nom de famille dans cette dernière extension. J'ai activé une adresse électronique en .guru, ce qui m'a valu déjà quelques commentaires amusés ou interloqués. Je n'ai en revanche pas encore créé ma page personnelle de gourou, mais j'y songe...

Aux premières nouvelles, guru serait l'une des extensions de la première volée rencontrant le plus de succès: librement accessible depuis le 5 février pour une somme modeste (par exemple [\\$26.99 chez le registrar Dynadot](#)), guru atteignait déjà plus de 20.000 enregistrements le 8 février. La publicité pour ce gTLD n'a pas du tout joué sur l'association avec un terme religieux, mais l'a présenté comme un domaine que l'utilisateur peut associer à une notion d'expertise ou à un usage "décalé".

Avant l'accessibilité générale, les détenteurs de marques déposées ont pu faire valoir leurs droits. Puis, du 30 janvier au 5 février 2014, les personnes prêtes à payer cher ont pu réserver les noms désirés, selon un barème dégressif: chez le grand service d'enregistrement GoDaddy, \$12,569.99 (!) le 30 janvier, \$3,194.99 le 31, etc., puis enfin "seulement" \$219.99 du 2 au 5 février...

J'ai eu la curiosité d'aller voir, dans le [Whois](#) du registre (Donuts), qui possède religion. guru: j'ai découvert le nom d'un habitant de Toronto, apparemment déjà propriétaire de nombreux noms de domaine. Il a acquis religion. guru le 2 février, par GoDaddy, ce qui lui a donc coûté \$219.99. Mais en poussant mes recherches plus avant, j'ai découvert que ce résident canadien s'était livré à une petite razzia ciblée sur des noms religieux associés en préfixe de. guru. Il est ainsi l'heureux propriétaire de hindu. guru, christian. guru, catholic. guru, muslim. guru, jewish. guru, islam. guru, judaism. guru, et sans doute d'autres encore, que je n'ai pas repérés. Un véritable gourou virtuel, pourrait-on dire! Reste à voir s'il va développer un contenu ou plutôt chercher à revendre ces noms.

En revanche, hinduism. guru, buddhism. guru et buddhist. guru ont été pris par un acquéreur du Massachusetts, tandis que christ. guru, church. guru et taoist. guru ont trouvé d'autres propriétaires. Mais l'intérêt pour l'utilisation de. guru sur le mode religieux ne semble pas toucher de la même façon toutes les traditions religieuses: si vous êtes intéressé(e), il reste encore, au moment où j'écris ces lignes, protestant. guru, reformed. guru, lutheran. guru ou baptist. guru...

---

## Internet et le pape François: comment les fausses informations circulent

Source: <http://mayer.im/post/71956011003/2014-01-internet-rumeurs-pape>

Depuis quarante-huit heures, plusieurs personnes diffusent sur les réseaux sociaux un article selon lequel le pape François aurait déclaré que l'enfer n'existe pas et qu'Adam et Ève n'ont jamais existé. Toutes les religions seraient également vraies. Non seulement les catholiques traditionalistes, mais même quelques cardinaux s'insurgeraient contre ces affirmations.

Curieusement, cependant, ces déclarations sensationnelles n'ont été publiées dans aucun des grands médias internationaux, qui devraient pourtant se précipiter pour en faire leurs titres de première page. La nouvelle ne circule que sur des sites obscurs ou exotiques.

Il suffit de lire l'article jusqu'au bout pour comprendre que l'information est fictive. Nous découvrons en effet que ces extraordinaires déclarations du Pape auraient été prononcées en conclusion du concile Vatican III, qui se serait réuni à Rome au cours des six derniers mois pour achever le travail de Vatican II. Bien entendu, même les vaticanistes les plus avertis n'ont pas remarqué le moindre début de réunion de ce prétendu concile...

Suivons donc la piste. L'article [publié le 1er janvier 2014 par Global Relay Network - Info Alternative](#), un site qui ne recule pas devant les informations hasardeuses, est une reprise du [site Africeleb](#), "actualités, potins, célébrités et divertissement pour les Africains" (sic). Ce site l'a [traduit du site africain anglophone Kenya Today](#), qui avait publié la "nouvelle" le 25 décembre. Les commentaires suivant l'article sur le média kenyan montrent que nombre de lecteurs ont réagi et ont renvoyé [à un site spécialisé dans le repérage des rumeurs, Snopes](#).

Grâce à Snopes, nous apprenons quelle est la source de cette fausse information: un exercice de fiction ou de satire, [publié le 5 décembre sur le site Diversity Chronicle](#).

Durant la "guerre froide", des entreprises de désinformation avaient utilisé le recyclage de nouvelles: d'abord publiées dans un journal obscur d'un pays exotique, puis citées et reprises successivement par des organes de presse plus respectables, jusqu'à revêtir un semblant de vraisemblance. À l'heure d'Internet, cela est devenu bien plus facile. Mais dans beaucoup de cas, il ne s'agit même pas de montages délibérés: des blogueurs ou médias amateurs reprennent sans discrimination des informations fantaisistes.

Internet permet la propagation de toutes les rumeurs. Heureusement, il fournit en même temps l'antidote, grâce à des moyens de recherche permettant souvent de vérifier une information et d'en retrouver la source. Avec les médias en ligne, l'esprit critique est plus que jamais de rigueur.

---

## Scientologie et définition de la religion: décision de la Cour suprême du Royaume-Uni

Source: <http://mayer.im/post/69819967928/2013-12-scientologie-angleterre-religion>

Le 11 décembre 2013, la [Cour Suprême](#) du Royaume-Uni a conclu qu'une chapelle de l'Église de Scientologie à Londres devait être reconnue comme "lieu de réunion pour culte religieux" (*religious worship*) au sens de la section 2 du *Places of Worship Registration Act*. Cette décision faisait suite à un appel de scientologues qui désiraient faire célébrer dans cette chapelle leur mariage par une ministre du

culte scientologique. En Angleterre, un mariage religieux est reconnu légalement, sans mariage civil, s'il est célébré dans un lieu de culte enregistré: il y en a aujourd'hui des milliers. Mais, en 1970, la Cour d'Appel avait refusé d'accorder le statut de lieu de culte enregistré à la chapelle scientologique de Saint Hill Manor (East Grinstead, Sussex). En effet, avaient estimé alors les juges, les pratiques scientologiques ne pouvaient être considérées comme "culte religieux". Lord Denning soutenait alors que la Scientologie était plutôt une "philosophie de l'existence". Cette décision de 1970 bloquait la possibilité d'inclure la chapelle londonienne dans la liste des lieux de culte enregistrés; en revanche, en Écosse, une célébration de mariage scientologique "reconnue" avait pu se tenir en 2007.

C'est une autre conclusion à laquelle sont parvenus cette semaine Lord Toulson et ses collègues. Ils auraient pu se borner à définir si la chapelle est un "lieu de réunion pour culte religieux": mais, souligne Lord Toulson, en tenant compte des motivations de la décision de 1970, cela exigeait de commencer par clarifier si la Scientologie est ou non une religion. Il souligne que les définitions ont longtemps été marquées par des présupposés théistes et un arrière-plan judéo-chrétien. Mais le terme de "religion ne devrait pas être limité aux religions qui reconnaissent une divinité suprême"; d'ailleurs, des groupes bouddhistes ont pu enregistrer des lieux de culte reconnus, sans nécessité d'afficher une croyance en Dieu (et les scientologues, ajoutait-il, affirment reconnaître une divinité suprême, mais "d'une nature abstraite et impersonnelle"). En ce qui concerne la loi sur les organisations charitables, rappelle-t-il, le *Charities Act 2011* inclut également les religions n'ayant pas de "croyance en un dieu".

Pour les besoins de définition du *Places of Worship Registration Act*, Lord Toulson adopte la définition selon laquelle il s'agit d'un "système de croyance spirituel ou non séculier [...] qui entend expliquer la place de l'humanité dans l'univers et sa relation avec l'infini, et enseigner à ses adhérents comment vivre leurs vies en conformité avec l'entendement spirituel associé à ce système de croyance". Toulson évite délibérément le mot "surnaturel", à cause de ses connotations, et comprend l'expression de "système de croyance spirituel ou non séculier" comment allant au delà de ce qui peut être perçu par les sens ou affirmé scientifiquement. Quant à un "culte religieux", il ne requiert pas selon lui l'adoration d'une divinité. Il ajoute qu'il n'appartient pas à des juges d'entrer dans des considérations théologiques sur le type de relations entretenues par les membres d'un groupe avec l'infini. La chapelle scientologique de Londres est donc un "lieu de réunion pour culte religieux" et doit être enregistrée comme telle.

Pour la Scientologie, qui déploie des efforts persévérants pour se faire reconnaître comme religion, la décision de la Cour Suprême britannique est une victoire. L'Église de Scientologie s'abstient pour l'instant de dire si elle va tenter d'obtenir certaines exemptions de taxes qui pourraient découler de cette décision: il est vraisemblable qu'elle le fera (des hommes politiques britanniques s'en inquiètent

déjà), mais ce n'est pas le plus important pour elle. Indépendamment de tout avantage concret qui pourrait en découler, c'est avant tout le résultat obtenu en termes de statut et d'image qui compte.

Comme le savent tous les chercheurs, la question de la définition de la religion est un débat sans fin, avec une multiplicité d'approches possibles. La Scientologie est un cas "à la frontière", qui a souvent suscité interrogations et perplexité des observateurs — d'autant plus que le mouvement joue différentes partitions simultanément. Mais autorités et tribunaux sont amenés à se prononcer sur de telles questions pour donner des réponses pratiques. Et il ne fait pas de doute que les frontières de ce qui peut être considéré comme religieux dans les sociétés occidentales bougent: du point de vue juridique, la définition de la religion proposée par Lord Toulson et la décision prise le 11 décembre tiennent la route. Si l'attention est attirée dans un premier temps par les implications spécifiques pour la Scientologie, c'est avant l'évolution de ce que nous pouvons définir comme "religieux" qui constitue l'aspect le plus important de ce jugement.

Le texte intégral du jugement du 11 décembre 2013 peut être téléchargé au format PDF: [http://www.supremecourt.gov.uk/decided-cases/docs/UKSC\\_2013\\_0030\\_Judgment.pdf](http://www.supremecourt.gov.uk/decided-cases/docs/UKSC_2013_0030_Judgment.pdf)

## Pourquoi il faut songer à l'avenir d'un nom de domaine post mortem: le site web de Jacqueline Veuve disparaît

Source: <http://mayer.im/post/69607338462/2013-12-jacqueline-veuve-site>

Cinéaste appréciée pour ses documentaires sensibles et de qualité, [Jacqueline Veuve](#) est décédée le 18 avril 2013, à l'âge de 83 ans. Comme nombre d'entre nous, elle avait (depuis 2004) son site personnel, trilingue, qui présentait sa biographie et son œuvre. Mais quelques mois seulement après la disparition de celle à laquelle il était consacré, le site [jacquelineveuve.ch](#) a trouvé un nouveau propriétaire.

En raison du non renouvellement de la taxe annuelle permettant de maintenir la propriété d'un nom de domaine, [jacquelineveuve.ch](#) a expiré la nuit dernière, à 1h01, selon les données que j'ai pu trouver. Mais pas pour longtemps: à 1h46, le nom de domaine était enregistré par un nouveau propriétaire, Martin B..., qui réside à Zurich.

Rien d'illégal et rien de répréhensible: la règle est celle du premier venu, premier servi. Sauf s'il s'agit d'une marque déposée, quiconque le souhaite – et est le plus rapide pour le faire – peut acheter un nom de domaine encore libre ou venu à expiration. Il est vrai que le fonctionnement du registre Switch, qui gère les noms de domaine dans l'extension .ch, ne facilite pas la tâche de ceux qui souhaitent conserver la propriété d'un nom de domaine à long terme. L'acheteur d'un .com et de noms de domaine dans nombre

d'autres extensions peut enregistrer ceux-ci pour dix années, voire plus. Dans le cas de l'extension .ch, en revanche, l'"achat" (qui correspond plutôt à une location) est limité à une année, avec renouvellement annuel quelque temps avant l'expiration. Cela ne permet pas de prendre ses précautions en réservant le nom pour une période plus longue.

Pourquoi Martin B... l'a-t-il acheté? Je n'en sais rien: peut-être pour le revendre, mais plus probablement en raison du trafic et du bon référencement de ce site web, auxquels renvoient la notice de Wikipedia sur Jacqueline Veuve et d'autres sites. Grâce au flux de visiteurs amenés par d'autres sites, en parquant ce nom de domaine avec des publicités bien ciblées, le site peut produire pendant quelque temps pour son nouveau propriétaire un revenu plus ou moins appréciable, permettant en tout cas de rembourser largement les quelque 15 francs que coûte la réservation annuelle du nom.

Le contenu du site personnel de Jacqueline Veuve a donc disparu. Il est possible qu'elle n'ait pas désiré elle-même le voir lui survivre. Ou peut-être n'y a-t-elle pas pensé, ou encore aucun de ses proches n'a-t-il reçu l'accès aux données permettant d'assurer la perpétuation de ce site, ce qui exigeait à la fois le renouvellement du nom de domaine et celui de l'hébergement du site sur un serveur. Quoi qu'il en soit, cela nous rappelle le caractère éphémère de beaucoup de sites, mais aussi le souci que nous devrions avoir, si nous souhaitons voir un de nos sites nous survivre, de penser à l'avenir et de prendre des dispositions pour éviter la disparition de ces vitrines en ligne sur notre vie et nos travaux.

*P. S.: à la suite de la publication de mon billet, Nicolas Friedli a eu la judicieuse initiative de supprimer le lien sur Wikipedia.*

## Baptême pour les morts et attrait du mormonisme

Source: <http://mayer.im/post/65928726257/2013-11-mormonisme-bapteme-morts>

“Autrement, que feraient ceux qui se font baptiser pour les morts? Si les morts ne ressuscitent absolument pas, pourquoi se font-ils baptiser pour eux?” (1 Corinthiens 15:29) Cet énigmatique passage d'une épître de l'apôtre Paul est à l'origine d'une pratique de l'Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours (dont les membres sont communément appelés “mormons”): selon les instructions qu'aurait reçues par révélation Joseph Smith (1805-1844), le premier prophète du mouvement, des fidèles se font baptiser par procuration pour des défunts (les hommes pour les défunts masculins, et les femmes pour les personnes de leur sexe). En effet, selon la foi des saints des derniers jours, les défunts ont la possibilité de se convertir après leur mort, mais le baptême doit être reçu par une personne dans son corps, ce que rendent possible les baptêmes par procuration (que le défunt est supposé pouvoir accepter ou non). Le “baptême pour les morts” est pratiqué dans les temples mormons, des lieux destinés à des cérémonies sacrées et

accessibles seulement aux fidèles actifs dans l'Église. Cette pratique est aussi à la racine de l'énorme travail de recherche généalogique accompli par les mormons.

Dans son dernier numéro, le *Journal of Mormon History* (39/4, automne 2013), publié par la [Mormon History Association](#) (MHA), propose un intéressant article de Ryan G. Tobler, un chercheur qui prépare une thèse de doctorat à l'Université de Chicago. Intitulé “«Saviors on Mount Zion»: Mormon Sacramentalism, Mortality, and the Baptism for the Dead” (pp. 182-238), cet article replace l'émergence de la croyance et de la pratique du baptême pour les morts dans le contexte des premières décennies du mormonisme.

Tobler souligne l'importance des “rituels salvateurs” pour les mormons. Quand Smith prêcha cette doctrine en 1840, dans une période très fertile en innovations doctrinales dans le mouvement, ses auditeurs furent vivement impressionnés par cette “glorieuse vérité”: l'espoir du salut s'ouvrait même à ceux qui n'avaient jamais eu l'occasion d'entendre le message. Smith lui-même réfléchissait depuis longtemps à cette question, déjà depuis le décès sans baptême d'un de ses frères en 1823. Nombre de ses contemporains, aux États-Unis, étaient insatisfaits de l'idée de la damnation éternelle de ceux qui n'avaient pas reçu la foi chrétienne: les doctrines universalistes, selon lesquelles tous seraient finalement sauvés, trouvaient des oreilles bien disposées, rappelle Tobler. Apportant une réponse à des angoisses et questions existentielles, la pratique du baptême pour les morts — d'abord pour les membres défunts des familles des fidèles, puis pour leurs amis, avant de s'élargir — se répandit rapidement. Pour les mormons confrontés à la mort de leurs proches, le baptême pour les morts apportait une profonde consolation et ramenait l'espoir.

Beaucoup plus que les élaborations théologiques sur la nature divine, observe Tobler, ce qui attira le plus profondément les mormons, à cette époque, fut la grandiose perspective de liens familiaux et amicaux destinés à se poursuivre dans l'éternité, grâce à d'autres pratiques salvatrices, telles que le “scellement” de mariages pour l'éternité. Le baptême pour les morts s'inscrivait dans un ensemble plus large. Selon Tobler, ces doctrines apportées par Joseph Smith étaient perçues à la fois comme une délivrance et une possibilité pour chacun d'apporter une contribution aux desseins divins: à travers le baptême pour les morts, les croyants participaient au travail de rédemption de l'humanité. Finalement, pourrait-on ajouter, pour le mormonisme comme pour toute religion, la capacité d'apporter une réponse aux questions liées à notre finitude contribue grandement au succès ou à l'échec d'un message.

## Évangéliques et réformés: un culte inter-protestant à Fribourg

Source: <http://mayer.im/post/65908429726/2013-11-culte-interprotestant>

À la modeste échelle de ma ville natale, l'événement était “historique”: pour la première fois, ce dimanche 3 novembre

2013, à 15h, les fidèles de l'Église réformée et de plusieurs communautés évangéliques se sont réunis pour un culte en commun. Le temple réformé de Fribourg (vieux de 125 ans) accueillait les pasteurs et une partie des fidèles de l'[Église évangélique de réveil](#), de l'[Église évangélique libre](#), d'[Espace Rencontre](#), de la [paroisse évangélique réformée](#), de l'[Église adventiste du 7e jour](#) et de la [Freie Evangelische Gemeinde](#) — car Fribourg en Suisse est une ville (et un canton) bilingue. Seules manquaient au rendez-vous les communautés "ethniques", notamment africaines, mais pour des raisons surtout logistiques: les organisateurs souhaitent les voir participer à de futurs cultes inter-protestants.

En dehors de la région de Morat, devenue protestante au XVIe siècle, le canton de Fribourg est resté entièrement catholique jusqu'au 19e siècle; à ce moment, par suite de migrations intercantionales, des communautés réformées ont commencé à voir le jour, et par la suite deux Églises évangéliques libres de langue allemande (à Fribourg-Guin et à Morat). Il fallut attendre 1958 pour la fondation d'une communauté adventiste du 7e jour et 1980 pour voir naître d'autres Églises évangéliques, francophones celles-ci, en ville de Fribourg et dans d'autres localités du canton.

Pendant des années, ce fut plutôt une coexistence, avec peu de contacts, si ce n'est à travers le passage de fidèles d'une communauté à une autre. Puis des liens commencèrent à s'établir, d'abord entre certains pasteurs évangéliques, puis entre ceux-ci et les pasteurs réformés de la ville de Fribourg. Des rencontres régulières ont lieu aujourd'hui entre les pasteurs des différentes communautés de lignée protestante (y compris les adventistes). Le culte inter-protestant de ce premier dimanche de novembre était un fruit de cette bonne entente pastorale, élargie aux fidèles, sans ignorer leurs spécificités, comme le fit remarquer l'un des pasteurs.

Les bancs du temple réformé étaient bien occupés pour cette célébration commune. Les accents de l'orgue en introduction du culte et après les prédications tranchaient, pour les participants évangéliques, avec leurs modèles musicaux familiers. Le choix des chants et des instruments reflétait la volonté de représenter la palette des différents types de louange aujourd'hui présents dans le champ protestant, des vieux cantiques ("C'est un rempart que notre Dieu...") aux rythmes entraînants de compositions plus récentes. Trois prédications courtes ont éclairé le même texte sous des angles différents (l'histoire des puits relatée dans le chapitre 26 de la Genèse), pour mettre en évidence la légitimité et la complémentarité des approches. Cela a d'ailleurs été souligné dans l'un des paragraphes de la déclaration de foi récitée par tous les participants à la fin du culte:

*"Églises et communautés protestantes de Fribourg, nous lisons la même Bible. Quand nous l'ouvrons, nous nous y prenons de multiples manières. Nous nous engageons à nous stimuler, à découvrir et à expérimenter à travers la Bible le même Dieu."*

Plus largement, la formulation d'un autre paragraphe de la déclaration entendait mettre en évidence que le temps des luttes confessionnelles laisse aujourd'hui place à la collaboration entre chrétiens: "Chrétiens parmi d'autres

chrétiens, nous désirons mieux nous connaître et nous enrichir, cultiver nos spécificités quand elles sont vivantes et célébrer ce qui nous est commun."

À Fribourg comme dans bien d'autres endroits, un culte commun, réunissant réformés, évangéliques et adventistes, aurait été difficilement imaginable il y a une trentaine d'années. De telles initiatives témoignent des évolutions qui travaillent le christianisme en Europe occidentale.

## Les protestants et l'art de la prédication: un concours lancé en Suisse

Source: <http://mayer.im/post/65833923714/2013-11-concours-predication>

Une pasteure protestante me disait avoir longtemps comparé l'Église catholique et l'Église réformée en reconnaissant que la première avait le sens de la liturgie, tandis que les réformés gardaient pour atout la qualité de leur prédication. Mais, ajoutait-elle avec une pointe d'humour, "depuis que j'ai l'occasion d'assister à des messes dans un couvent dominicain et que j'y entends de solides prédications, je n'en suis plus si sûre..."

Une initiative annoncée le 1er novembre 2013 par la [Fédération des Églises protestantes de Suisse](#) (FEPS) montre cependant que l'association entre message évangélique réformé et prédication est toujours bien vivante: la FEPS lance un "[Prix suisse de la prédication](#)" (doté d'une somme de 3.000 francs suisses), qui sera décerné pour la première fois le 2 novembre 2014, à l'occasion du "dimanche de la Réformation".

"L'Église est là où a lieu l'Évangile, où il est communiqué à la paroisse et où il est vécu et témoigné par celle-ci. Dans la tradition réformée, la prédication constitue la clef de voûte du culte", rappelle le site de la FEPS. Et l'enjeu est la "culture de la prédication", élément du "patrimoine culturel occidental".

*"La Fédération des Églises entend renforcer la prédication en tant que préoccupation majeure de la Réforme et art précieux de la parole. Le Prix suisse de la prédication doit promouvoir l'intérêt du public pour l'art de la prédication et honorer les transpositions les plus réussies de l'Évangile à notre époque contemporaine."*

Autour du thème "Appelés à la liberté", la prédication doit porter sur un texte biblique et avoir été prononcée dans un cadre paroissial. Les candidats doivent soumettre le texte de la prédication sous forme écrite et l'accompagner d'une description du culte et de la paroisse dans lesquels la prédication a été faite. Toute personne chargée de prêcher dans une paroisse protestante peut y participer. Les prédications "seront évaluées en fonction de la dimension théologique donnée à un texte biblique, et de sa transposition dans l'ici et le maintenant".

Aurait-il fallu évaluer ces prédications sur la base d'une vidéo? Non, [estime Cristina Tuor](#), directrice de l'Institut de

théologie et d'éthique (même si des membres du jury iront visiter des cultes tenus par les auteurs des dix meilleures prédications retenues pour peaufiner leur évaluation): "une prédication mauvaise restera mauvaise même si elle est bien présentée, comme l'a relevé avec pertinence un professeur de théologie pratique. La dramaturgie doit déjà être contenue en germe et être visible dans le texte."

## La place du catholicisme en Italie sous le regard des sociologues

Source: <http://mayer.im/post/65728948204/2013-11-catholicisme-italie>

Le dernier numéro de la revue internationale de sociologie de la religion *Social Compass* (60/3, sept. 2013) invite à nuancer quelques clichés sur la situation religieuse en Italie: même si la place du catholicisme y reste grande, l'Église catholique romaine doit s'adapter à un contexte que marquent à la fois la sécularisation et une nouvelle diversité religieuse.

Marco Marzano (Université de Bergame) met ainsi en question le taux de pratique religieuse catholique: plusieurs sondages suggèrent en effet qu'un Italien sur deux se rend à l'église au moins un dimanche par mois. Cependant, comme cela a déjà été observé dans d'autres pays, des études de terrain plus fines, comptabilisant le nombre réel de fidèles dans une ville ou un diocèse un dimanche, suggèrent un écart sensible entre participation déclarée et participation réelle aux célébrations dominicales. Entre autres indicateurs de sécularisation, Marzano relève un moindre intérêt pour l'Église chez les jeunes ainsi qu'une diminution du nombre de mariages religieux et une augmentation de celui des mariages purement civils.

Cela ne signifie pas que le catholicisme soit pour autant en voie de disparition en Italie: plus de 80 % de la population italienne demeure liée au catholicisme, avec une intensité variable; seuls 10 % des Italiens déclarent n'appartenir à aucune religion, et leur part ne serait pas en forte augmentation pour le moment. Selon Franco Garelli (Université de Turin), les catholiques "convaincus et actifs" représentent un cinquième de la population italienne; plus de 25 % sont "convaincus, mais pas toujours actifs", et enclins à une approche sélective; 30 % environ auraient un attachement "culturel et ethnique" à l'héritage catholique.

*"En fait, une partie de la population semble avoir des réticences à couper ses liens avec la religion dominante. Elle la considère comme une partie de son histoire et de sa biographie, en mesure d'offrir la sécurité et l'orientation nécessaires en ces temps riches en inquiétudes, et caractérisés par la présence croissante de fois et traditions culturellement différentes."* (p. 334)

Car c'est bien entendu une autre facette de la situation religieuse de l'Italie contemporaine: la présence d'autres traditions religieuses, notamment en raison d'une importante immigration. Enzo Pace (Université de Padoue)

tente de montrer comment "un système de monopole symbolique subit des transformations exogènes". Le nombre d'immigrants atteignait 5 millions (7 % de la population italienne) en 2011. Les groupes religieux liés aux courants migratoires comptent pas moins de 1.832 lieux de cultes en Italie: 655 pour les musulmans, 355 pour les différentes Églises orthodoxes (dont 166 pour les orthodoxes roumains), 658 pour les Églises africaines néo-pentecôtistes.

Tout en s'efforçant de défendre sa position historiquement dominante (notamment le principe de l'enseignement religieux catholique dans les écoles publiques), note Pace, l'Église catholique romaine prend acte de cette nouvelle pluralité religieuse et s'engage pour les immigrés à travers ses réseaux d'organisations caritatives. Elle se montre particulièrement ouverte sur le plan religieux envers les communautés orthodoxes, à la disposition desquelles elle met souvent des églises ou chapelles non utilisées.

## Les existences broyées par les turbulences de l'histoire

Source: <http://mayer.im/post/63658376835/10-existences-broyees>

Dans une librairie d'Istanbul, j'avais feuilleté *Portrait of a Turkish Family*, avant de le laisser de côté. Arrivé à la caisse, la libraire me montra ce volume et me dit: "S'il y a un livre qu'il faut lire sur la Turquie, c'est celui-ci." Je l'ajoutai donc à mes achats. Et la libraire avait eu raison de me le recommander.

Publié pour la première fois à Londres en 1950, il a été réédité plusieurs fois. L'auteur, Irfan Orga (1908-1970), raconte sa vie et celle de sa famille, en Turquie, à la fin de l'Empire ottoman, et le passage à une nouvelle époque. La famille de l'auteur appartenait à la classe moyenne aisée. C'est une enfance dans un environnement plutôt protégé et plaisant qu'il nous décrit, entouré d'une famille aimante, à l'abri des soucis, dans une maison du vieil Istanbul, derrière la Mosquée Bleue, avec vue sur la mer de Marmara: "Il me semble que toute ma première enfance est liée au son de la mer et aux voix de mes parents et grands-parents, assis tandis qu'ils prenaient leur petit déjeuner, sur la terrasse surplombant les jardins."

Pourtant, le lecteur sait que ce bonheur n'est pas destiné à durer. Les personnages n'en ont pas encore conscience: la tourmente de la 1<sup>ère</sup> guerre mondiale va bouleverser leurs vies. Plus d'une fois, durant ma lecture, j'ai ressenti quelque chose d'analogue à ce qu'éprouve le spectateur qui voit le beau et terrible film de Nikita Mikhlov, *Soleil trompeur* (1993), qui raconte les derniers jours d'été campagnards et insoucians d'une famille que la terreur stalinienne s'apprête à broyer. Poignant est, dans les deux cas, le contraste entre bonheur fragile et destin implacable.

Seul le père de l'auteur semble pressentir que viennent des temps difficiles. Mais, comme l'oncle d'Irfan Orga, il est mobilisé et meurt quelque part, sous les drapeaux. La famille perd tout — jusqu'à la petite maison dans laquelle elle

avait déménagé, réduite en cendres par un incendie. Perdue aussi, la maison de campagne de l'oncle, lieu d'heureuses vacances. La mère, qui avait mené une existence préservée dans l'intimité familiale, se trouve réduite à quémander un modeste travail dans une usine, et finit sa vie en sombrant dans la folie — alors que la famille a retrouvé un niveau de vie meilleur, grâce à l'engagement des deux fils comme cadets dans l'armée et leur accession subséquente au rang d'officier. Adulte, l'auteur devient pilote de chasse.

Pourquoi ce récit de l'existence quotidienne de personnes aujourd'hui définites captive-t-il le lecteur? Parce que l'écriture est alerte, bien sûr, et nous fait découvrir en même temps cette période de transition profonde pour la Turquie; mais aussi parce que ces histoires de vie nous rappellent la fugacité du bonheur humain. Des enjeux bien au dessus de nos modestes existences individuelles peuvent soudain emporter celles-ci comme des fœtus de paille, nous laissant dans la même impuissance que celle que nous ressentirions face à un cataclysme. En regardant ou en lisant un reportage d'actualité sur la Syrie ou d'autres zones de guerre aujourd'hui, ne pas oublier que chaque maison détruite, chaque cadavre sur le pavé, représentent autant de rêves — plus souvent de bonheur simple que de grandeur — soudain fauchés par des événements sur lesquels la plupart de ceux qu'ils frappent n'ont aucune prise.

---

## Le pétrole du Bhoutan

Source: <http://mayer.im/post/63634933615/petrole-bhoutan>

J'aime la *Neue Zürcher Zeitung*: ce vénérable quotidien zurichois me propose une couverture de l'actualité internationale et des articles de fond que je ne trouve guère ailleurs. Au mois de juillet, c'est le seul, parmi les quotidiens et magazines que je lis, à m'avoir offert une analyse précise des résultats des élections au Bhoutan (NZZ, 15 juillet 2013) — petit pays himalayen de moins d'un million d'habitants, qui fait rêver les voyageurs au long cours, mais dont l'actualité politique ne retient guère l'attention de la presse européenne.

Le 13 juillet 2013, l'opposition bhoutanaise (People's Democratic Party, PDP) a provoqué la surprise en raflant 32 des 47 sièges du Parlement lors des secondes élections nationales. L'article de Sascha Zastiral souligne que l'Inde s'était immiscée dans ces élections: entre les deux tours, le puissant voisin du Bhoutan avait supprimé les subventions sur le gaz et le carburant qu'il lui vendait, ce qui multiplia instantanément les prix du gaz et de l'essence par deux ou trois. Le PDP avait alors expliqué qu'il aurait les meilleures chances d'améliorer les relations avec l'Inde. À Delhi, les aspirations du précédent gouvernement à émanciper sa politique étrangère du contrôle indien avaient été peu goûtées, sans parler d'entretiens du Premier ministre du Bhoutan avec son homologue chinois en 2012. Rivalités stratégiques autour des régions himalayennes...

Mais ce qui a retenu mon attention était la mention de la suppression des subventions indiennes. Cela m'a rappelé une scène amusante à laquelle j'avais assisté il y a une dizaine d'années. Alors en séjour dans l'Assam,

j'avais accompagné deux amis indiens jusqu'à la frontière du Bhoutan. Leur passeport leur permettait de pénétrer au Bhoutan sur une dizaine de kilomètres. Le mien, en revanche, m'interdisait une telle entrée sans visa. Je les attendais donc, devant le poste frontière élégamment décoré, tandis qu'un douanier bhoutanais contrôlait avec vigilance que je ne posais pas le pied sur le sol national.

Après quelques minutes, mon attention fut attirée par un curieux manège. Des enfants indiens traversaient la frontière, sans personne pour leur prêter attention. Ils revenaient du Bhoutan, chacun transportant un bidon rempli d'un liquide noirâtre. Après quelque temps, je finis par demander quel était donc ce précieux contenu importé depuis le Bhoutan? De l'essence, me répondit-on. Je m'étonnai: le Bhoutan ne m'était pas connu comme pays producteur de pétrole. En effet, m'expliqua-t-on: mais il recevait de l'Inde de l'essence subventionnée, à prix réduit, vendue moins cher qu'en Inde. Ces enfants allaient donc acheter au Bhoutan de l'essence concédée par l'Inde à un tarif subventionné, pour revendre ensuite cette essence en Inde avec un bénéfice!

---

## Voir Stockholm et vieillir

Source: <http://mayer.im/post/61797253750/2013-09-stockholm-retraite>

Fin juin, après un colloque en Suède, une agréable journée de liberté et de tourisme à Stockholm, où je n'avais plus eu l'occasion de séjourner depuis des années. À l'entrée d'une des principales églises luthériennes de la capitale, passage au guichet pour acheter un billet d'entrée, au prix d'ailleurs modique de 40 couronnes. Mais, m'explique la charmante jeune Suédoise qui s'appête à me le vendre, il y a un tarif réduit pour les retraités: 30 couronnes.

D'humeur badine, je lui demande: "Que pensez-vous? Croyez-vous que j'aie droit au tarif pour retraités?" Accompagnée un éclatant sourire, l'impitoyable réponse de mon interlocutrice fuse sans une seconde d'hésitation: "Pour vous, ce sera 30 couronnes!"

Et c'est ainsi que, sans y avoir droit, je me retrouve placé (bien avant l'heure, mais oui!) dans la catégorie des retraités. Cela doit être une spécialité scandinave: il y a quelques années déjà, dans un musée de Copenhague, l'employée m'avait demandé si elle devait me donner un billet pour retraité, suggestion à laquelle j'avais opposé une honnête dénégation. Partent-ils à la retraite si tôt que cela, dans le nord de l'Europe? ou serait-ce ma barbe plus que blanchissante? ou un signe auquel prêter attention?... J'ai conservé le billet de Stockholm, avec son message sans appel: "*Entré pensionär*".

# Quand une société académique s'intéresse aux "orientations" de ses membres: de la diversité des modèles familiaux et sexuels

Source: <http://mayer.im/post/61445835342/2013-09-orientation-sexuelle>

Qu'il était simple, le monde européen dans lequel j'ai grandi! Et ce n'est pourtant pas si loin. Il y avait le camp libre et le camp communiste, des familles avec des pères et des mères, et bien d'autres repères grâce auxquels tout semblait (plus ou moins) clair. En tout cas bien loin de la diversité dont nos sociétés font aujourd'hui l'expérience, à différents niveaux.

J'y songeais encore en lisant hier, dans l'excellente revue française de prospective *Futuribles* (N° 396, sept.-oct. 2013), un intéressant article de Julien Damon sur "Les métamorphoses de la famille" en France. Bien que restant une institution très valorisée, à en croire les réponses aux sondages, la famille se décline au pluriel; "les formes familiales se diversifient et se fragilisent" (p. 14). Démariage (le mariage n'est plus la seule manière de légitimer une vie en couple), déspecialisation (plus de rôles clairement assignés au père et à la mère) et dénucléarisation (la famille nucléaire n'est plus le seul modèle dans la société postindustrielle) marquent les grands axes de ces évolutions, sur fond d'individualisation.

Ce soir, une autre facette de la complexité de nos sociétés se présente à moi de la façon la plus inattendue: en renouvelant mon adhésion à l'[American Academy of Religion](http://www.aar.org) (AAR). Numériquement, l'AAR est sans doute la plus importante société académique du monde à réunir des spécialistes des religions, considérées sous tous les angles possibles. Lors de ses réunions annuelles, chaque automne en Amérique du Nord, plusieurs milliers de participants présentent, échangent et débattent dans le cadre de dizaines de sessions thématiques parallèles. J'ai eu le plaisir d'y participer plusieurs fois.

Mais l'AAR reflète aussi les préoccupations et l'évolution de la société contemporaine. Je le savais déjà: j'ai pourtant été surpris quand j'ai découvert, à la dernière étape du renouvellement en ligne de mon adhésion, le petit questionnaire (optionnel) sur le profil des membres, pour permettre à l'AAR de "mieux servir" ses adhérents. Outre les classiques questions sur l'année de naissance, le diplôme le plus élevé obtenu et l'appartenance ethnique, le formulaire m'interrogeait sur mon sexe... avec quatre options! Je pouvais choisir: homme, femme, transsexuel ou intersexuel — avec la possibilité d'ajouter des "informations complémentaires", sans doute pour résoudre des appartenances sexuelles plus compliquées...

Choix plus grand encore pour la question suivante, qui s'intéressait à mon "orientation sexuelle": pas moins de sept cases prévues! En ordre alphabétique, sans doute

pour prévenir toute discrimination ou hiérarchisation: *asexual, bisexual, gay, heterosexual, lesbian, queer* ou... *questioning!* En effet, face à cette variété, rien d'étonnant si certain(e)s s'interrogent et ne savent plus très bien comment se définir. Ce monde, décidément, est devenu bien compliqué. (Et j'ai renoncé à répondre au questionnaire...)

## À quoi sert le secret?

Source: <http://mayer.im/post/56462149718/2013-07-secret>

Menée par Cyril Dépraz, une émission estivale radiophonique suisse, *Motus et bouche cousue*, aborde le thème du secret dans toutes ces déclinaisons. J'ai été interrogé cette semaine, en complément d'un entretien avec trois francs-maçons. Il ne s'agissait pas pour moi de parler de la franc-maçonnerie, mais mon interlocuteur souhaitait quelques réflexions sur la nature et le rôle du secret. Car le secret a sa place, sous différentes formes, non seulement dans des groupes initiatiques ou "sociétés secrètes", mais aussi dans de grands groupes religieux: souvenons-nous, il y a quelques mois encore, de la fascination suscitée par le strict secret du conclave pour élire un nouveau pape...

Nombreuses sont les fonctions du secret. Le secret peut d'abord avoir un rôle *protecteur*: si le groupe ne se protégeait pas et s'il ne protégeait pas l'identité de ses membres par le secret, ceux-ci et le groupe même pourraient se trouver menacés, ainsi que la mission qu'ils doivent remplir. Le secret se trouve ainsi justifié du point de vue des membres du groupe, mais cela ne signifie pas qu'il le sera aux yeux de personnes extérieures à ce groupe: le secret, soupçonne-t-on, ne serait-il pas prétexte à cacher des complots ou menées douteuses?

Dans une ligne semblable, le secret peut être envisagé comme *préservation du sacré*: on ne jette pas les perles aux porceux. Le savoir que détient le groupe est réservé à des initiés, à ceux qui ont l'étoffe nécessaire: sa révélation même serait inutile, voire nuisible, pour ceux qui ne peuvent pas comprendre. En outre, un argument classique est que le silence constitue l'une des vertus qui permet finalement au bien de triompher sur le mal.

Le secret permet aussi de *lier entre eux les membres d'un groupe*: ils sont dans le secret, dans la confiance, et ce secret partagé, le devoir de le préserver ensemble, contribuent finalement à la cohésion du groupe.

*"Le rôle interne du secret est de susciter la confiance réciproque, une identité de groupe et une communauté solide. [...] Avoir un secret donne à quelqu'un un fort sens d'identité et de contrôle sur les autres. Il lie à vous, moralement et psychologiquement, ceux avec lesquels vous partagez le secret. [...] Le secret est un moyen de contrôler l'interface entre ce qui est gardé caché et ce qui est rendu public, l'accès à l'information, et qui sait quoi. Le secret est souvent structuré hiérarchiquement: certains savent plus que d'autres, à différents degrés, et ces niveaux de connaissance sont soigneusement gardés." (Koen*

Vermeir et Dániel Margócsy, “States of Secrecy: An Introduction”, *The British Journal for the History of Science*, 45/2, juin 2012, pp. 153-164)

Pour un groupe qui se dit héritier d’une tradition séculaire, mais guère confirmée par l’histoire profane, comme cela se produit avec bien des sociétés initiatiques, le secret offre en outre une *explication généalogique*: le groupe est beaucoup plus ancien qu’il ne le paraît, mais son héritage passe par des lignées secrètes. Nombre de groupes se disent héritiers de traditions antiques. Au XVIII<sup>e</sup> siècle apparut la franc-maçonnerie templière: les francs-maçons auraient été les héritiers des templiers par une transmission secrète.

Finalement, le secret représente aussi, paradoxalement, un motif d’attirance — pour ne pas dire, plus vulgairement, un argument publicitaire. Ce qui est secret, réservé à un cénacle choisi, est désirable (ou dénigré) si l’on n’y a pas accès. Laisser entendre que l’on détient un secret attire et fascine — et est un premier pas vers son dévoilement, observe Koen Vermeir (“Openness versus Secrecy? Historical and Historiographical Remarks”, *The British Journal for the History of Science*, 45/2, juin 2012, pp. 165–188)

## La Corée du Nord telle qu'elle est

Source: <http://mayer.im/post/56440988838/2013-07-coree-du-nord>

Depuis longtemps, la Corée du Nord et son système politique m’intriguent. Étudiant, je recevais et lisais avec amusement les publications de propagande de Pyongyang, au contenu stéréotypé et marqué par un farouche nationalisme autosuffisant. Je me souviens de savoureux articles, comme celui qui prédisait que la Corée du Nord était en passe de devenir le premier pays avec une population formée de 100% de personnes avec une formation universitaire. Je conserve encore, dans un carton, les œuvres complètes de Kim Il Sung et quelques autres publications. Le monde a beaucoup changé depuis, et la Corée du Nord semble étrangement anachronique. Mais est-elle destinée à demeurer immobile?

J’ai lu bien des reportages sur la Corée du Nord, et aussi l’étonnante bande dessinée de [Guy Delisle](#), *Pyongyang* (2003), qui relate le séjour et les expériences de l’auteur dans la capitale coréenne pour des raisons professionnelles. Mais aucun livre ou article ne m’a autant aidé à comprendre la Corée du Nord que celui d’Andrei Lankov, *The Real North Korea: Life and Politics in the Failed Stalinist Utopia* (Oxford University Press, 2013). L’auteur connaît le pays depuis longtemps, et pas seulement à travers ses élites: né en Union soviétique, il y avait été envoyé à cette époque comme étudiant. Aujourd’hui, il enseigne dans une université en Corée du Sud.

Lankov explique comme la famille Kim en est arrivée à contrôler le pouvoir dans ce pays: parmi d’autres candidats possibles, Kim Il Sung fut choisi par les Soviétiques, qui contrôlaient alors tout en Corée du Nord (jusqu’à la composition exacte du Parlement déjà *avant* les élections...), mais n’avaient pas prévu que leur poulain finirait par développer une telle indépendance, mettant à l’égard des

possibles concurrents à l’occasion de purges et imposant un contrôle total sur la société nord-coréenne. Non sans un réel soutien au début, explique Lankov, car ce régime totalitaire apportait aussi des progrès concrets à ceux qui se pliaient à sa discipline. Jusque dans les années 1960, la situation économique était même plutôt meilleure en Corée du Nord que chez sa voisine du Sud. Mais l’économie commença à décliner à la fin des années 1960, au moment même où celle de la Corée du Sud se trouvait au début de sa croissance. Par la suite, l’aide fournie par l’Union soviétique s’assécha avec la disparition de celle-ci et des décisions aberrantes entraînèrent aussi un effondrement de la production agricole, avec les terribles famines qui ont attiré l’attention et l’aide internationales, sans porter cependant atteinte au contrôle exercé par le régime communiste.

Sous la domination des successeurs de Kim Il Sung, le contrôle est devenu moins absolu, surtout pour ceux qui ont les moyens de payer des privilèges, car la corruption est répandue. Les milieux aisés de Pyongyang peuvent s’offrir un certain luxe. Ce qui n’empêche pas un contrôle réel: environ un informateur de police pour 40 à 50 adultes... Lankov doute d’une réforme de type chinois: cela mettrait en péril la survie du régime tel qu’il est, voire même la survie physique de ses représentants à long terme. C’est pour la même raison, estime-t-il, que le jeune et inexpérimenté Kim Jong Un a pu hériter du pouvoir sans défi visible pour le moment: ceux qui détiennent le pouvoir à Pyongyang savent que toute instabilité pourrait mettre en péril tous les membres de l’élite nord-coréenne. Et ils ont probablement raison, de leur point de vue, explique Lankov: quelque 10.000 personnes au sommet de la société, et 1 à 2 millions de personnes qui les assistent à tous les niveaux.

Le jeune dirigeant est porteur d’une légitimité et d’une continuité. Lankov concède que Kim Jong Un pourrait réserver des surprises aux observateurs: il semble vouloir favoriser d’autres secteurs de l’élite (mise à l’écart de généraux) et amorcer des réformes. Cependant, son entourage le poussera à ce que toute mesure adoptée le soit de manière à maintenir le pouvoir d’un des derniers régimes ouvertement communistes de la planète (si curieuse que soit idéologiquement sa version du communisme). Le régime nord-coréen agace le monde extérieur, mais Lankov rappelle que les principales victimes sont les 24 millions de Nord-Coréens — victimes de l’histoire.

Andrei Lankov, *The Real North Korea: Life and Politics in the Failed Stalinist Utopia*, Oxford University Press, 2013 (XVIII + 284 p.).

## À propos des JMJ, du pape François et de l'Amérique latine

Source: <http://mayer.im/post/56160630204/2013-07-jmj>

Répondu ce soir, en direct, à [quelques questions de la Radio suisse romande](#) sur le déplacement du pape François au Brésil à l’occasion des Journées mondiales de la jeunesse

(JMJ), auxquelles quelque 600 jeunes Suisses sont inscrits (ATS, 17 juillet 2013). Les questions tournaient autour de la signification de ce voyage et de la situation du catholicisme en Amérique latine, sur le thème “reconquête de l’Amérique latine”. Il est exact que l’hémisphère sud ce continent, s’il demeure celui de plus de [40% des catholiques dans le monde](#) (auxquels il faudrait ajouter des millions de catholiques *latinos* aux États-Unis), connaît aussi des phénomènes de sécularisation et de baisse de la pratique religieuse, même si c’est dans des proportions bien moindres qu’en Europe occidentale. En outre, dans certains pays, la progression d’autres groupes religieux, en particulier d’autres formes du christianisme (protestantisme évangélique, dans les différentes déclinaisons du pentecôtisme) a été très importante. 95% de la population brésilienne était ainsi catholique en 1910, mais ce taux était tombé à 65% en 2010.

Le premier objectif n’est cependant pas celui de la reconquête de l’Amérique latine par [un pape venu de ce continent](#): le lieu des JMJ 2013 était connu déjà bien avant le renoncement de Benoît XVI et l’accession du cardinal Bergoglio au souverain pontificat. Nées au milieu des années 1980 sous l’impulsion de Jean-Paul II, avec son flair pour les grands rassemblements, les JMJ avaient déjà eu lieu en Amérique latine à leurs débuts (à Buenos Aires en 1987) et “tournent” tous les deux ou trois ans sur différents continents: les deux précédentes s’étaient tenues à Sydney en 2008 et à Madrid en 2011. Si elles peuvent certes constituer une affirmation symbolique d’un dynamisme catholique évangélicisateur en Amérique latine, avec leur thème choisi pour cette année: *Allez! de toutes les nations, faites des disciples* (Matthieu 28:19), l’horizon de ces rencontres est mondial et ciblé avant tout sur la jeunesse.

Ce n’est un mystère pour personne: dans bien des pays du monde, notamment en Europe, une grande partie des jeunes catholiques n’usent guère les bancs des églises, surtout à partir de l’adolescence. Il y a quelques décennies, des organisations spécialisées avaient pour objectif d’encadrer et de former la jeunesse, assurant ainsi une relève catholique: les groupes de scouts catholiques, mais aussi les différentes organisations de Jeunesse catholique. Après les turbulences traversées par le catholicisme de la seconde moitié du XXe siècle, les groupes de Jeunesse catholique ont perdu beaucoup de leur importance, quand ils n’ont pas disparu; nombre de scouts catholiques — mais pas tous — ont vu leur identité se diluer. De même, les structures paroissiales ne peuvent plus jouer le même rôle, pour des raisons variées. D’autres canaux doivent permettre de mobiliser et redynamiser les jeunes catholiques (sans oublier la catéchèse, présente aux JMJ), notamment des rassemblements ponctuels et des réunions lors de moments forts: les JMJ en sont l’exemple le plus global. “Ce mode de présence est certainement en adéquation avec les aspirations des jeunes et avec l’écriture médiatique contemporaine. Reste à savoir si cette manière de transmettre le dogme et d’alimenter l’esprit missionnaire aura la fécondité de la précédente.” (Bernard Giroux, “De l’Action catholique

aux JMJ. L’Église et la jeunesse catholique de France”, *Transversalités*, 2011/3 N° 119, p. 119-134)

## De la Libye au "Sahelistan"

Source: <http://mayer.im/post/51996632457/2013-06-sahelistan>

Lu avec intérêt [Sahelistan](#) (Paris, Seuil, 2013). J’ai un peu hésité à parler de ce livre, faute de réussir à “situer” et évaluer Samuel Laurent, dont c’est le premier ouvrage et dont je n’avais jamais entendu le nom. Il commence à apparaître dans des médias. Son [site](#) transmet une image de baroudeur, capable d’accéder à des interlocuteurs sur les terrains les plus dangereux, où personne d’autre n’ose aller; cette image est renforcée par la façon dont il se met en scène dans son ouvrage. Ce “consultant international” affirme travailler surtout pour des entreprises asiatiques, chargé d’explorer, sous l’angle de la sécurité, des zones dans lesquelles elles envisagent de développer leurs activités. Malgré la discrétion que requiert cette profession (ne compromet-il pas ainsi des accès?), il dit avoir décidé de publier ce livre parce que “le silence n’était plus une option” face à la réalité qu’il a découverte (p. 9). Si tout ce qu’il rapporte est exact, notamment des rencontres délicates et de franches conversations relatées de façon détaillée, il faut alors reconnaître à Samuel Laurent une capacité peu commune à nouer des contacts dans des environnements difficiles. Il ne nous reste donc qu’à le croire sur parole (en regrettant au passage que le volume n’ait pas été enrichi d’une carte avec les lieux évoqués: nous ne sommes pas tous spécialistes de géographie libyenne).

La lecture de *Sahelistan* — qui étrille d’emblée tant le Conseil national de transition (CNT) que l’action de Bernard-Henri Lévy autour de l’affaire libyenne — confirme que l’intervention en Libye et les structures mises en place pour remplacer le colonel Kadhafi ont débouché sur des résultats non seulement très mitigés, mais en réalité pires encore qu’on ne le pensait. L’État n’a pas les moyens d’imposer ses décisions, confronté à de nombreuses brigades, qui conservent le pouvoir que leur donnent leurs armes — et l’on peut comprendre qu’elles hésitent à s’en séparer, alors que l’avenir reste peu clair. “Plus encore que n’importe quelle autre région du pays, la Cyrénaïque est littéralement phagocytée par les brigades. Dans les faubourgs de Benghazi, les barrages marquent autant de frontières invisibles entre les territoires des unes et des autres.” (p. 225)

Un certain nombre de ces brigades apparaissent comme le paravent d’activités criminelles et de trafics à destination de l’Europe (notamment le trafic de drogue): les immenses profits qui en découlent renforcent les moyens et l’armement de ces groupes — et nous risquons bien de nous trouver ici dans la longue durée face à de nouvelles structures de crime organisé. Mais certaines de ces activités illégales se trouvent à la jonction du développement de mouvements jihadistes. La passe de Salvador, à la frontière entre la Libye, le Niger et l’Algérie, est l’un des points principaux de passage pour les contrebandiers. “Il ne s’agit pas d’une, mais de plusieurs ‘passes’, réparties sur des dizaines de kilomètres

de terrain parfois accidenté, mais souvent praticable” (p. 190), précise Laurent. Et sa description du spectacle qu’il y observe pendant une nuit d’observation fait peur: des dizaines de convois qui y passent chaque jour — y compris jihadistes, personne n’osant se mesurer aux hommes d’Al Qaïda au Maghreb Islamique (AQMI), qui se rient des frontières et semblent jouir de soutiens évoqués par l’auteur.

”[...] pour les Libyens, désormais seuls face à leurs problèmes, tout est à recommencer. Mais cette fois, il ne s’agit plus seulement d’abattre un dictateur qui personnifiait tous les maux. Il faut maintenant détruire une hydre à mille têtes, violente et insaisissable, sans faire voler en éclat ce qui reste de cohésion nationale. Cette tâche infiniment complexe et dangereuse, bien plus délicate que la révolution précédente, c’est le véritable legs de notre intervention [occidentale]: un défi presque insurmontable, dont nous paierons également le prix fort au cours des années à venir.” (p. 327)

## Angleterre: les orientations religieuses des étudiants chrétiens

Source: <http://mayer.im/post/51980023762/2013-06-angleterre-universites-chretiens>

Au terme d’un projet de recherche de trois années sur le christianisme et l’expérience universitaire en Angleterre, Mathew Guest, Sonya Sharma, Kristin Aune et Rob Warner résument leurs observations dans le dernier numéro du *Journal of Contemporary Religion* (28/2, mai 2013, pp. 207-223). Ils s’efforcent notamment d’évaluer l’impact des groupes universitaires évangéliques.

Selon les résultats du sondage effectué par ce groupe de chercheurs (la population est celle des *undergraduates*), 51,4% des étudiants interrogés se définissent comme chrétiens, 34% disent n’appartenir à aucune religion ou tradition spirituelle, 4,9% se déclarent musulmans, 2,2% bouddhistes, 2% hindous, etc. Environ un quart du nombre total se déclarent “religieux”, et un peu moins d’un tiers “pas religieux, mais spirituel”. Même s’il est possible que le sondage conduise à une légère surévaluation du pourcentage de chrétiens, la corrélation avec d’autres données permet d’avancer une estimation réaliste de 40 à 50% d’étudiants chrétiens en Angleterre. 28,8% des étudiants chrétiens assistent à un service religieux chaque semaine.

Si les associations chrétiennes d’autres tendances n’ont pas disparu du pays universitaire anglais — par exemple le *Student Christian Movement* (SCM) — les courants évangéliques sont les plus visibles et les plus mobilisateurs, particulièrement à travers les Christian Unions dans chaque université, rassemblées pour la plupart au sein de la *Universities and Colleges Christian Fellowship* (UCCF). Leur approche est résolument missionnaire, ce qui a causé à plusieurs reprises des frictions dans des universités, et a parfois aussi donné l’impression que le christianisme, dans

les universités anglaises, était principalement devenu un phénomène évangélique.

La recherche conduit à des résultats plus nuancés. Parmi les étudiants qui se disent chrétiens, pas plus de 1% appartiennent à une Christian Union. Cependant, 10% des étudiants disent participer à des activités des Christian Unions sans y adhérer, ce qui révèle un impact largement supérieur à celui de toute autres organisation chrétienne dans les universités anglaises. Mais même ceux qui ont une sensibilité évangélique ne se reconnaissent manifestement pas tous dans le style des Christian Unions, sans parler de la majorité des étudiants chrétiens.

Quant au rôle des années d’études pour déterminer les orientations religieuses: 11,2% de tous les étudiants disent être devenus moins religieux depuis qu’ils se trouvent à l’université, mais 10,7% affirment à l’inverse être devenus plus religieux. 74,9% (71,3% des chrétiens) ne font état d’aucun changement majeur. La continuité par rapport à la vie pré-universitaire paraît dominer: “Les positions en matière de foi semblent avoir été, pour la plus grande part, définies avant l’université.”

## Dé à coudre: la riche histoire d'un petit objet

Source: <http://mayer.im/post/51669631019/2013-05-de-a-coudre>

Un voyage en Alaska peut avoir des conséquences inattendues: en novembre 2003, je m’étais rendu à Anchorage, site lointain du colloque annuel de la Middle Eastern Studies Association (MESA), auquel je participais cette année-là. Dans le petit bus qui transportait des participants depuis l’aéroport, j’engageai la conversation avec un inconnu qui se présenta comme le rédacteur du bimestriel *Saudi Aramco World*. Le contenu n’a guère à voir avec l’industrie pétrolière: *Saudi Aramco* publie ce périodique culturel pour faire mieux connaître le monde arabe et musulman ainsi que ses relations avec l’Occident. Depuis cette rencontre de 2003, je reçois chaque numéro de ce magazine, qui contient souvent des articles intéressants, richement illustrés, communiquant sous une forme accessible des connaissances de spécialistes de sujets variés.

Dans un récent numéro de *Saudi Aramco World* (sept.-oct. 2012), j’ai été fasciné par un article de William Isbister, “*Little Thimble, Big Journey*”. L’auteur s’est pris de passion pour les dés à coudre et, avec son épouse, les collectionne depuis vingt-cinq ans. Je n’avais jamais pensé qu’une aussi riche histoire et une telle variété pouvaient se cacher derrière ce petit objet.

Sous la forme d’une simple bague, son précurseur serait apparu pour la première fois en Chine, vers l’an 200 av. J.-C. Vers la même époque, on en découvre aussi un exemplaire dans une tombe scythe sur les bords de la mer Noire, à Chersonèse. Chez les Grecs et les Romains (et avant eux les Égyptiens), explique l’auteur, les doigts étaient probablement protégés à l’aide de tissu ou de cuir (d’autres

sources évoquent cependant des dés à coudre en bronze découverts à Pompéi).

Quant aux vrais dés à coudre, recouverts à l'extrémité supérieure, leur présence serait attestée en Méditerranée orientale et dans l'Espagne mauresque dès le 10<sup>e</sup> siècle environ. En France, au 13<sup>e</sup> siècle, la production de dés à coudre (peut-être ramené des Croisades) était bien établie. Nuremberg devint aussi un grand centre de production à la fin du 14<sup>e</sup> siècle: ses dés à coudre, exportés un peu partout en transitant par le port de Venise, sont retrouvés jusqu'en Syrie.

Les formes varient: par exemple, des dés à coudre provenant des parties septentrionales des "routes de la soie" tendent vers des formes de bulbe à l'extrémité. Et les photographies qui illustrent l'article font découvrir avec émerveillement les décorations élégantes et fines qui ont orné des dés à coudre, les transformant en petites œuvres d'art. Ce qui nous rappelle qu'une fonction utilitaire n'empêche pas la recherche conjointe de la beauté, jusque dans les détails.

*Il existe depuis 1982 en Allemagne un Musée du dé à coudre ([Fingerhutmuseum](#)). Leur [site](#) en plusieurs langues (également en français) et leur prospectus de présentation à télécharger permettent de découvrir quelques beaux exemples. Une visite touristique à envisager. - Je remarque que l'histoire du dé à coudre présentée sur le site du musée diffère sensiblement de celle de l'article précité: peut-être le modeste dé à coudre devient-il parfois un objet de débats entre historiens. Faute de compétence, je ne départagerai pas les amateurs passionnés.*

## Utopies insulaires: rêve d'une "Nouvelle France"...

Source: <http://mayer.im/post/48199028055/2013-04-separatisme-nouvelle-france>

"Un projet complètement fou mais parfaitement sérieux": sur fond de crise politique et de protestations contre le "mariage pour tous" en France, c'est ainsi qu'Eric Martin, rédacteur en chef du "portail libéral-conservateur" [Nouvelles de France](#), annonçait à ses lecteurs son projet. Puisque la vie dans une France comme celle à laquelle il est attaché n'est plus possible et qu'il se trouve obligé de soutenir par ses impôts "des 'services' publics ou des causes qui vont contre les valeurs traditionnelles", puisque personne ne peut échapper à l'État-providence, Eric Martin propose à ses lecteurs une solution radicale: recréer ailleurs une "Nouvelle France": "nous appelons les Français à continuer la France: ailleurs, dès maintenant, en conservant la nationalité 'française' afin de continuer à peser/résister ici... mais aussi ailleurs". Il ne s'agirait pas pour tout le monde de quitter la France, mais de disposer "d'une seconde patrie où nos valeurs ne sont pas et ne seront jamais bafouées", à l'image du sentiment que peut avoir un juif de la diaspora par rapport à Israël.

Ce [projet](#) passerait par "l'acquisition de la propriété (en vue d'une acquisition prochaine de souveraineté) d'une île peu

ou pas habitée dans un pays soit favorable au principe de la vente de la souveraineté, soit acculé financièrement et à qui nous proposerions de se délester d'un tout petit morceau de son territoire contre une somme d'argent". Après avoir évoqué la Grèce ou le Portugal, l'auteur tourne son regard vers l'île de Tikina-I-Ra (Fidji), 4.000 hectares, actuellement en vente pour 11,5 millions de dollars.

Sur ces bases, les traits de l'émigration et d'une nouvelle société s'esquissent, ressuscitant un esprit à la fois "français et entrepreneur", puisque tout serait à créer, avec une avantageuse "fiscalité simplifiée et inférieure à 5% pour toutes les entreprises et tous les particuliers y résidant". Ce serait la mise en place d'un État "fondé sur un idéal": une résistance délocalisée, en quelque sorte, dans un espace protégé. Les lecteurs du site réagissent et commentent par dizaines, critiques ou intéressés, hésitant à qualifier l'idée de "folle" ou de "géniale" — ou les deux à la fois. Parce que, même parmi ceux qui jugent le projet farfelu, qui n'a jamais rêvé de l'île, de ce monde loin du monde?...

Le plus étonnant est, finalement, de voir un pareil projet s'adresser à un public naturellement enclin à vanter les vertus de l'enracinement: mais le déplacement d'une société vers une réalité de plus en plus étrangère à leurs convictions conduit certains à envisager l'exil comme issue. Dans ce cas, cela débouche sur un projet utopique, à l'instar de courants idéologiquement aux antipodes, même si Eric Martin se défend de croire à la possibilité du paradis sur terre.

L'originalité de la démarche est de prôner un séparatisme par émigration, et non par sécession. Il est vrai qu'une sécession à fondement idéologique n'aurait aucune plausibilité en Europe. En revanche, aux États-Unis, il existe des [dizaines de groupes sécessionnistes](#): plusieurs le font sur une base d'héritage historique territorial (par exemple les [nationalistes texans](#)), mais il en existe aussi qui proposent de rassembler une population aux convictions doctrinales semblables dans une même région, afin d'aboutir démocratiquement à l'autonomie ou à la sécession. Ainsi en va-t-il de [Christian Exodus](#), fondé en 2003 en réaction à l'érosion des principes chrétiens dans la société américaine, a développé un projet visant à attirer suffisamment de croyants en Caroline du Sud pour y prendre légalement le pouvoir et la transformer en État chrétien. La réalisation du projet se révèle plus compliquée que prévu: en attendant, Christian Exodus invite ses adeptes à la "sécession personnelle", en cultivant le plus possible l'autarcie familiale dans tous les domaines.

*Sur Christian Exodus, on peut lire l'étude de Joanna Sweet et Martha F. Lee, "Christian Exodus: A Modern American Millenarian Movement", [Journal for the Study of Radicalism](#), vol. 4, n° 1, printemps 2010, pp. 1-24.*

# Ramuz et la fonction de l'art

Source: <http://mayer.im/post/47292997580/2013-04-ramuz-art>

Des êtres ou des livres se présentent à nous sans les avoir cherchés, apportant une brise inattendue. Aujourd'hui, voyage à Neuchâtel, pour assister aux obsèques du père d'un ami, subitement décédé. Dans le train, je me suis plongé dans le beau roman de Patrice Nganang, *Mont Plaisant* (Paris: Éd. Philippe Rey, 2011), sur lequel un article enthousiaste commentant la traduction allemande, dans la *Neue Zürcher Zeitung*, avait attiré mon attention. Ce livre illustre la rencontre entre langue française parfaitement maîtrisée et sève africaine. "Elle entendrait les syllabes de son nom ricocher entre les sept collines de Yaoundé, puis rouler dans les limons de la vallée, avant de se perdre au cœur de la pluie, dans le rire joyeux de ses amis d'âge." (p. 20) Je pensais que ce serait le livre du jour. J'ignorais qu'un autre volume s'y ajouterait, avant mon retour à Fribourg.

En sortant de l'église, je suis remonté vers la gare, par un chemin sans trafic: un doux soleil et des trilles printanières d'oiseaux adoucissaient la gravité de la journée. Mais le prochain train partirait dans trois quarts d'heure. Je décidai donc de flâner aux alentours de la gare, dans des rues inconnues.

Après une dizaine de minutes, je passai devant la brocante du Centre social protestant, déjà fermée. Sur le rebord de la vitrine, deux livres traînaient, offerts au passant qui voudrait les prendre. J'ignorai le premier — *Les Yeux d'Elsa*, d'Aragon — et le soulevai pour voir ce qu'il cachait. Je découvris un livre de C.F. Ramuz, dont le titre même m'était inconnu: *Les Grands Moments du XIXe siècle français* (Lausanne, Éd. Mermod, 1948). Le volume avait été lu, comme en témoignaient les pages soigneusement coupées, mais son ancien propriétaire était soigneux: le livre était en bon état. Je commençai à le feuilleter durant quelques instants et décidai que cet orphelin serait accueilli dans ma bibliothèque.

Il s'agit des textes de dix conférences données par Ramuz à Lausanne, d'octobre 1915 à janvier 1916. La guerre qui faisait rage en Europe affleure ici et là en toile de fond. Ramuz propose une riche réflexion sur l'art et son évolution en France, avec ce qui fait sa spécificité: littérature, musique, peinture... Le lecteur y rencontre bien des observations pénétrantes. Ainsi, à propos de Chateaubriand:

*"Ce qu'un homme a voulu être importe peut-être davantage que ce qu'il a été. Savons-nous d'ailleurs jamais qui nous sommes? nous nous inventons nous-mêmes, nous nous réinventons un peu chaque jour, et c'est ce total d'inventions, bien plus que nos actes, qui constitue notre vie véritable."* (p. 53)

Ou encore, quand il découvre "les premiers indices de l'esprit nouveau" dans les soldats de la Révolution française: "En face des armées de métier que pousse à sa rencontre la coalition européenne, en face du *classicisme* ou

de l'*académisme* militaire, il dresse, lui, le premier, le *romantisme en action*." (p. 44)

Ramuz juge creuse l'expression "l'art pour l'art": "l'œuvre d'art en soi" n'a pas de sens: l'œuvre d'art "n'existe que par son action sur l'individu", "elle ne commence à vivre vraiment que quand elle s'est reflétée en autrui" (p. 144). Et voici comment Ramuz décrit la fonction de l'art:

*"Constatons simplement l'usure affreuse de la vie quotidienne sur ce que nous avons de meilleur. Nos facultés de sentir [...] sont constamment en butte aux nécessités de chaque jour. Vivre est une chose très complexe. Il y a que le corps a besoin d'être nourri, et qu'on n'est pas tout seul, et que d'autres comptent sur vous, — il y a toutes ces responsabilités, toutes ces préoccupations, tous ces petits soucis qui rongent: comment faire pour que peu à peu, sournoisement, sans qu'on s'en doute, ils ne finissent par l'emporter? C'est alors qu'intervient l'art. D'autres, heureusement, sentent encore. Et que font-ils ceux-là sinon de maintenir dans leur intégrité nos facultés devant la vie, et cet état d'admiration devant la vie, sans quoi la vie, sans doute, ne vaudrait pas la peine d'être vécue."* (pp. 13-14)

## "Pas de souci": les modes langagières

Source: <http://mayer.im/post/46335258052/2013-03-modes-langagieres>

Par principe, je me méfie des modes, aussi quand elles touchent la langue. Dans les années 1990, je me souviens de la propagation massive du mot "citoyen" adjectivé. J'avais reçu, d'un fonctionnaire français, une carte de fin d'année produite par le ministère dont il dépendait, m'apportant ses "vœux citoyens". Engagement citoyen, comportement citoyen, attitude citoyenne: jusqu'à la nausée! Ébahi, j'avais écouté une intervention d'une (pourtant brillante) étudiante française, qui insérait l'adjectif "citoyen" plusieurs fois par minute...

Il y a quatre ou cinq ans, dans le vocabulaire d'un ami perméable aux phrases à la mode, j'ai vu apparaître une nouvelle "expression à tout faire": "Pas de souci!" Je l'entends aujourd'hui un peu partout en Suisse romande. Je prie le passager d'un bus bondé de m'excuser de l'avoir heurté: "Pas de souci!" Je demande à une vendeuse si l'article commandé pourra m'être livré dans les délais: "Pas de souci!" Je remercie une personne de son aide: "Pas de souci!" Et ainsi de suite.

Comment de telles épidémies se répandent-elles? utilisation par une vedette de la télévision? diffusion progressive à partir d'un usage initial? contamination à partir de l'anglais (l'expression — [d'origine australienne](#) — *no worries*, ou *don't worry*, qui avait été un titre de chanson)? Surtout, pourquoi une expression se répand-elle comme un feu de prairie plutôt qu'une autre? Peut-être son caractère commode: "pas de souci" remplit de multiples usages et se prononce aisément. Pour "citoyen", je soupçonne une impulsion politique, une promotion délibérée — avec une

inflation qui semble désoler même certains des suppôts les plus acharnés du vocabulaire républicain: “Le beau mot de citoyen adjectivé à l’excès doit être restauré dans ses prérogatives”, s’inquiétait un [article de Gauche Avenir](#) sur la “bataille des idées” en 2008.

Il serait passionnant de suivre à la trace les pérégrinations de telles expressions. Je n’ai pas été le seul à remarquer le succès de “pas de souci”. Un [article de Geneviève Grimm-Gobat sur le site Largeur.com](#) s’en irritait en 2007 déjà: “La formule branchée ‘y a pas de souci’, arrivée récemment en Suisse romande mais présente en France et au Québec depuis quelques années, a subrepticement remplacé l’expression ‘pas de problème’. Elle est utilisée pour rassurer son interlocuteur [...]. Comme diraient les linguistes: il y a eu glissement sémantique. Le regard s’est déplacé du problème rencontré à la personne qui y est confrontée. En administrant la formule magique ‘pas d’souci’, on énonce un cliché rassurant pour l’interlocuteur et pour soi-même.”

Plus indulgents, Yvan Amar et Evelyne Lattanzio [notaient](#) que c’est “l’une des charmantes étrangetés de la langue que de faire resurgir dans la langue familière des mots qui appartiennent au lexique soutenu, parfois même ancien. Car a priori, rien ne prédisposait ce mot de souci à passer dans la langue branchée.”

L’Académie française y a [prêté attention](#): “On entend trop souvent dire il n’y a pas de souci, ou, simplement, pas de souci, pour marquer l’adhésion, le consentement à ce qui est proposé ou demandé, ou encore pour rassurer, apaiser quelqu’un, souci étant pris à tort pour ‘difficulté’, ‘objection’.” Une occasion de découvrir l’excellente section [“Dire, ne pas dire” du site de l’Académie](#), avec ses catégories: [emplois fautifs](#), [extensions de sens abusives](#), [néologismes et anglicismes](#), et aussi... [bonheurs et surprises!](#) Les académiciens ne laissent rien passer des modes du temps et [éreincent](#) même “*le vivre ensemble*, qui semble relever plus du vœu pieux ou de l’injonction que du constat. Faut-il vraiment faire de ce groupe verbal une locution nominale pour redonner un peu d’harmonie à la vie en société?”

## Le patois fribourgeois à l'honneur

Source: <http://mayer.im/post/46287334426/2013-03-patois-fribourgeois>

Il est arrivé aujourd’hui par la poste: un beau et gros volume relié de 1012 pages, intitulé *Dictionnaire-Dikchenéro, Français-Patois, Patê-Franché*. C’est à la [Société cantonale des patoisants fribourgeois](#) (Chochyèta cantonale di patêjan fribordzê) que nous devons cette réalisation, fruit de milliers d’heures de travail — un labeur qu’on imagine en feuilletant ce volumineux ouvrage, avec quelque 40.000 mots recensés. Il témoigne d’un attachement aux racines et traditions locales.

Le patois n’a pas toujours été ainsi à l’honneur. L’on sait comment les langues régionales ont été combattues en France, mais il ne faut pas imaginer que la Suisse, moins centralisée, leur a laissé libre cours: la réglementation des écoles primaires du canton de Fribourg avait interdit l’usage

du patois dans le cadre scolaire de 1886 à 1961, rappelle le préfacier, Michel Pittet. Plus largement, la transmission des patois avait commencé à s’interrompre dans les villes dès 1820-1830, précise le professeur Andres Kristol (Université de Neuchâtel), mais s’est conservée bien plus longtemps dans les campagnes. C’est aujourd’hui, alors que son existence est moins assurée, que l’on prend conscience de la nécessité pas simplement de préserver ce patrimoine comme un objet de musée, mais de le maintenir vivant. Il existe trois variétés de patois fribourgeois, avec des liens très forts, rappellent les auteurs: le gruérien ou gruvèrin, le kouètsou et le broyard ou broyâ; ce dernier a presque disparu.

“Les patois fribourgeois ne sont rien d’autre que des formes réelles et concrètes de la langue franco-provençale” (p. 9). Les auteurs ont fait plus que nous offrir un dictionnaire de celles-ci. Une partie introductive, après avoir exposé les règles suivies pour l’orthographe, explique les sons, les conjugaisons et principales règles de grammaire (sans proposer une grammaire complète, mais assez pour comprendre les principes du patois fribourgeois).

Né en ville de Fribourg, je ne parle pas le patois, même s’il évoque un univers familial. Je me suis plongé avec d’autant plus de gourmandise dans les pages du dictionnaire, curieux d’y découvrir l’équivalent patois de tel ou tel mot français. Pour me limiter au domaine religieux, j’apprends que Dieu peut se dire *Dyu*, mais aussi *Chi dè Hô-lé* (c’est-à-dire “Celui de là-haut”, comme si une crainte révérencielle incitait à ne pas prononcer le nom de Dieu à la légère). Pour d’autres mots naît chez le lecteur le désir d’en savoir plus sur l’étymologie (ce qui dépasse, bien sûr, le cadre d’un tel dictionnaire): par exemple en découvrant que “église” se dit *mohyi*, un mot dont l’origine m’intrigue.

Pour le reste, je me laisse aller au plaisir des saveurs de cette langue du terroir: *bedouma*, personne sotté, stupide; *chatyère*, tas de branches de sapin; *pèchouèdre* (ou *püchyèdre*, *pèchyàdre*), fantôme, revenant; *rèbyo* (féminin *rèbya*), âpre; *mô l’apanâ* (*mô* signifie “mal”), malhonnête, impoli; *kanbinâ*, cheminer, marcher; *èvètyè*, évêque; *ètyiru* (ou *yèrdza*), écreuil; *èbutsiyi*, ramasser des brindilles; *djiga*, violon; *chèyare*, faucheur — et quelques milliers d’autres...

## Épisodes du protestantisme à Saint-Gall

Source: <http://mayer.im/post/46265972148/2013-03-protestantisme-saint-gall>

La semaine dernière, dans la belle ville de Saint-Gall, en Suisse orientale, j’attendais l’heure d’une rendez-vous et, pour patienter, suis entré dans l’église protestante de Saint-Laurent. Au fond du hall d’accès à l’édifice, un livre était offert gracieusement aux visiteurs intéressés: l’histoire et la situation actuelle de la communauté réformée de Saint-Gall de 1859 à 2009. Impénitent amateur de livres, je n’ai pas résisté à l’invite et ai profité du voyage de retour pour lire ce volume.

En dehors de l'intérêt d'histoire locale, le livre offre des aperçus sur des débats qui ont traversé les Églises protestantes à l'époque contemporaine ou sur l'évolution de pratiques. Et rien de tel que des cas concrets ou des monographies pour saisir des débats et des transformations, par delà le cadre local. J'en retiens deux exemples, qui m'ont frappé durant ma lecture de ces quelques dizaines de pages.

Tout d'abord, les débats entre croyants libéraux et tenants d'un christianisme qualifié de "positif" ou "orthodoxe": le rationalisme des Lumières avait exercé une forte influence sur le protestantisme urbain de Saint-Gall. En 1849, les projets de la commission liturgique synodale sont critiqués en raison de l'invocation adressée exclusivement au Christ durant les prières festives (p. 21): ces prières sont dénoncées comme une tentatives "d'introduire de façon tendancieuse le dogme de la divinité du Christ" (*sic*). Rien d'étonnant si des mouvements piétistes ou de réveil ne pourront se retrouver dans un cadre religieux où s'expriment de telles vues. Tant bien que mal, croyants de différentes orientations continueront de coexister, parce que liberté sera laissée aux pasteurs et aux communautés d'utiliser ou non des textes tels que le [Symbole des Apôtres](#). En ville de Saint-Gall, les fidèles peuvent se tourner vers des pasteurs "libéraux" ou "orthodoxes": selon leurs préférences, ils savent quel prédicateur aller écouter.

Un fidèle protestant du XIX<sup>ème</sup> siècle qui serait soudain revenu à Saint-Gall un siècle plus tard et serait entré dans l'église Saint-Laurent lors d'un culte aurait été surpris de voir hommes et femmes assis sur les mêmes bancs. En effet, en 1923, l'assemblée paroissiale décida que la séparation des sexes durant les services religieux serait abolie. Dans les paroisses rurales du canton, cependant, la pratique pour les femmes et pour les hommes d'occuper des sections séparées de l'église se maintint plus longtemps. (P. S.: Bien des paroisses catholiques ont connu cette tradition jusque dans les années 1960; certaines paroisses orthodoxes la conservent.)

*Christoph Rohner et Peter Willi (dir.), C - 150 Jahre Evangelisch-reformierte Kirchgemeinde St. Gallen C, Saint-Gall, VGS Verlagsgemeinschaft St. Gallen, 2009.*

## L'invention des cornets à glace et la diffusion du savoir moderne

Source: <http://mayer.im/post/46263560794/2013-03-savoir>

"Les premiers cornets à glace ont été proposés à l'Exposition universelle de Saint-Louis en 1904." Je le sais depuis aujourd'hui à 15h05. Ce n'est pas la seule chose que j'ai apprise ces derniers jours. J'ai découvert qu'une vedette de la chanson avait été renvoyée de dix-sept écoles successives (les cancrs peuvent reprendre espoir!); que la paille à boire (chalumeau), sous sa forme actuelle succédant à l'antique tige de seigle, avait été inventée en 1888; que le poids

d'un être humain serait multiplié par cinq millions entre sa conception et l'âge adulte.

À qui dois-je cette accumulation de connaissances? À mes trajets en bus en ville de Fribourg! Les [Transports publics fribourgeois](#) ont eu l'heureuse idée d'équiper récemment leurs véhicules d'écrans indiquant la destination et les prochains arrêts. À côté de ces écrans, un second écran diffuse des messages publicitaires, des informations fournies par le [quotidien local](#) et des flux thématiques. L'un de ces derniers offre des citations parfois bien trouvées — et un autre est intitulé "Savoir". C'est lui qui est la source de ma liste éclectique.

Quel travail curieux cela doit être que de chercher les informations ensuite affichées pour l'instruction des passagers! Je m'amuse en déchiffrant ces messages: quand mon visage s'est éclairé en découvrant la phrase qui donne aujourd'hui prétexte à ce billet, la jeune femme assise en face moi a manifestement cru que ce large sourire lui était destiné...

Mais la découverte de ce qui est aujourd'hui baptisé "savoir" me plonge aussi dans de profondes réflexions. Ce serait donc cela, le savoir? Le savoir a toujours représenté pour moi un bien précieux, qui se gagne par l'étude et par la recherche: "connaissance acquise par l'étude, par l'expérience", nous dit Littré. L'écran du bus me renvoie une autre définition du savoir: le savoir s'y transforme en une accumulation d'informations anecdotiques, face auxquelles nous réagissons en nous disant: "Tiens, je ne ne le savais pas!" Le savoir devient une panoplie de réponses à connaître pour participants à des jeux télévisés.

## Après Benoît XVI: la version d'une voyante apocalyptique

Source: <http://mayer.im/post/45061647873/2013-03-benoit-xvi-voyante-apocalyptique>

Elle se fait appeler "Marie de la Miséricorde Divine" (Maria Divine Mercy). Née en Irlande, mère de quatre enfants, elle affirme recevoir depuis novembre 2010 des [messages d'en haut pour avertir le monde](#): elle aurait été choisie comme "prophétesse du temps de la fin" et serait — lui aurait révélé la Vierge Marie — le Septième Ange qui annonce au monde le contenu des Sceaux dans le livre de l'Apocalypse. Le "Sceau du Dieu Vivant", reproduit sur la couverture de ses livres et diffusé sur Internet, devrait protéger les croyants des atteintes de l'Antichrist. Mais elle attend le proche établissement, après le temps des épreuves, d'un paradis terrestre de 1000 ans.

Marie de la Miséricorde Divine affichait un grand respect pour Benoît XVI, mais déclarait que ses jours étaient comptés et qu'une secte malfaisante, infiltrée depuis des siècles dans l'Église catholique romaine (et ayant notamment introduit la communion dans la main), complotait contre lui afin de le remplacer par un faux prophète et un "dictateur de mensonges". Ce faux prophète

travaillera la main dans la main avec l'Antichrist et sera soutenu par "Babylone, qui est l'Union européenne". Bien entendu, Marie de la Miséricorde Divine sera dénoncée par les faux prophètes.

Benoît XVI risque d'être "exilé de Rome", annonçait un message du 20 mars 2012, car il "est haï dans de nombreux secteurs du Vatican". Un grand schisme surviendra: "le faux pape attend de se révéler au monde. [...] Les Clefs de Rome seront retournées à mon Père, Dieu le Très Haut, qui gouvernera depuis les cieux." (*The Book of Truth*, vol. 2, 2012, p. 147)

Dans un tel scénario, selon lequel nous nous trouvons déjà dans l'ère de la Grande Tribulation, il n'est pas difficile d'imaginer l'impact de la renonciation de Benoît XVI et la confirmation que cet événement semble apporter aux attentes apocalyptiques. Le 17 février 2013, un [message](#) de Jésus déclare que le schisme dans l'Église catholique est maintenant imminent: "Le départ de Mon Saint Vicaire bien aimé, Benoît XVI, marque le commencement de la fin. [...] L'élite maçonnique a pris le contrôle de Mon Église [...]. Les Clefs de Rome sont maintenant dans Mes Mains, M'ayant été remises par Mon Père. [...] Le faux prophète s'emparera maintenant du Siège de Rome et ma Parole, ainsi qu'il en alla durant Mon Temps sur terre, sera traitée comme hérésie. [...] Bientôt vous ne reconnaîtrez plus Mon Église [...]."

On remarque au passage comment ces messages justifient par avance la voyante face aux condamnations dont ses propos feront tôt ou tard l'objet. Plus immédiatement, ces messages nous offrent quelques échantillons de spéculations et croyances qui ne manqueront pas de fleurir dans le sillage de la renonciation de Benoît XVI.

---

## Quand des chrétiens s'approprient des espaces séculiers: de l'Armée du Salut aux nouvelles églises charismatiques

Source: <http://mayer.im/post/45055666038/2013-03-espaces-seculiers-et-christianisme>

J'aime les églises anciennes, leurs vieilles pierres, la patine des siècles, leur atmosphère recueillie. Pourtant, aujourd'hui, de dynamiques communautés chrétiennes expriment leur foi dans des espaces d'où semble absent tout ce qui a, durant des siècles, connoté le sacré. Ces groupes charismatiques reconvertissent des salles de cinéma ou louent des salles polyvalentes pour leur culte dominical. Et ils y rassemblent parfois des foules, avec un accompagnement musical rythmé qui, lui aussi, renvoie à des modèles profanes.

Cela est moins nouveau qu'il n'y paraît. Je viens de terminer la lecture de la passionnante étude historique de Pamela J. Walker sur les premières décennies d'activité de l'Armée du Salut dans l'Angleterre victorienne (*Pulling the Devil's Kingdom Down: The Salvation Army in Victorian Britain*,

Berkeley-Londres, University of California Press, 2001). À ses débuts, l'Armée du Salut n'avait pas encore développé le service social qui lui vaut aujourd'hui un respect quasi unanime: le but premier était la conversion des âmes perdues.

L'activité salutiste entraîna durant le dernier tiers du XIXe siècle de vives réactions. Pas seulement parce que des femmes prêchaient dans la rue, ce qui choquait la mentalité de l'époque, ou parce que l'organisation rigide hiérarchique et la métaphore militaire irritaient une partie de l'opinion. Mais aussi parce que les salutistes n'hésitaient pas à choquer pour capter l'attention et s'approprièrent des registres séculiers. Par exemple, ils utilisaient des mélodies populaires, profanes (par exemple un célèbre air de music-hall, *Champagne Charlie*), pour y plaquer un contenu religieux. Ou encore, ils annonçaient leurs réunions comme des spectacles, dans des lieux jusqu'alors destinés au divertissement, en présentant les orateurs comme s'il s'agissait de curiosités de cirque. Bien entendu, l'objectif était de réussir à attirer des auditeurs qui n'auraient pas franchi la porte d'une chapelle, en espérant les convertir.

La comparaison entre l'Armée du Salut et les nouvelles communautés charismatiques s'appropriant des espaces et modes séculiers ne doit sans doute pas être poussée trop loin: cependant, à plus d'un siècle de distance, les deux démarches révèlent la volonté de proclamer le message chrétien également dans des environnements et registres qui ne suggèrent pas spontanément des dimensions religieuses, en faisant éclater les frontières que nous plaçons coutumièrement.

---

## Et vous voudriez me faire croire que Windows se soucie de moi?

Source: <http://mayer.im/post/44705400161/2013-03-windows>

"Allo? Allo?..." Au bout de la ligne, la rumeur signale que ma correspondante travaille dans une centrale d'appels. Elle réagit enfin: "My name is Anna Forster. I am calling from Windows Technical Department." L'accent est étranger, sans que je parvienne à déterminer, à partir de ces quelques mots, s'il est latino-américain ou asiatique. "It is about your Windows computer." Ma réponse fuse: "We do not have any Windows computer here! Bye, have a nice day!" Et je raccroche.

C'est vrai: je suis sur Mac. Un instant, j'ai eu la tentation de laisser aller la conversation, pour découvrir l'escroquerie du jour: sans doute ma correspondante aurait-elle prétendu que j'avais besoin d'urgence d'un patch de sécurité (payant, bien entendu), ou quelque arnaque du même genre...

Même si j'évoluais dans un environnement Windows, je n'aurais pas cru une seule seconde à l'authenticité de cet appel. Chacun d'entre nous, s'il a une fois essayé d'appeler le service technique d'une grande entreprise de ce genre, sait à quel parcours du combattant il doit se préparer, avec d'incertains résultats. Et l'on voudrait me faire croire

que, soudain, Windows se soucierait de ses acheteurs au point de les appeler personnellement pour leur faire part d'un problème? La seule évocation d'un événement aussi improbable suffit à provoquer l'hilarité de tout client lucide. Et en dit long sur notre solitude de petit utilisateur anonyme face à ces géants commerciaux, dont les produits sont pourtant devenus les indispensables compagnons de notre vie quotidienne.

## Pourquoi le Carême, le jeûne et l'ascèse?

Source: <http://mayer.im/post/43002236909/2013-02-careme-jeune-ascese>

Aujourd'hui, à l'occasion du Mercredi des Cendres, qui marque le début des quarante jours de Carême dans la tradition liturgique chrétienne occidentale, la [chaîne de télévision locale](#) m'a posé quelques questions sur le jeûne et l'ascèse dans les traditions religieuses. Des règles de privation ou de limitation de nourriture ainsi que d'autres pratiques ascétiques se retrouvent dans nombre de religions.

Étymologiquement, le mot "ascèse" vient d'un verbe grec qui décrit l'exercice, l'entraînement du soldat ou de l'athlète. Les métaphores sportives ne sont pas absentes du vocabulaire spirituel, comme on le voit dans les épîtres de l'apôtre Paul. Les pratiques ascétiques entendent brider le corps. Car la jouissance sans borne des plaisirs de la vie, pensent les croyants, risque de déboucher sur l'oubli de l'essentiel. À travers les limitations imposées au corps, il s'agit de l'alléger le corps pour le rendre plus réceptif aux choses spirituelles et de lutter contre les passions pour réorienter la vie vers l'essentiel. Mais le jeûne lui-même ne représente pas simplement une abstention de nourriture ou de certains aliments: il concerne tous les sens. L'ascèse est retournement vers l'intérieur, en échappant aux distractions: raison pour laquelle des croyants préfèrent éviter de voyager durant cette période ou renoncent à écouter la radio et à regarder la télévision. Plus récemment, certaines personnes évitent si possible d'utiliser Internet et, surtout, les réseaux sociaux pendant le Carême.

L'ascèse est supposée représenter un effort constant. Dans la pratique, nombre de personnes qui se décrivent comme croyantes n'y accordent guère d'importance. En outre, il est difficile de maintenir en permanence le même degré de tension. Des périodes particulières, comme le Carême dans les traditions catholique et orthodoxe ou le Ramadan dans la tradition islamique, viennent inviter à un temps d'efforts renouvelés et rappeler la nécessité de contrôler le corps pour progresser dans la vie spirituelle. Les maîtres spirituels de toutes les religions rappellent que l'observance formelle de certaines pratiques, par exemple l'abstention d'aliments à certains moments, ne suffit pas à elle seule: l'attention à la prière et à la vie spirituelle, mais aussi le souci du prochain et l'humilité, doivent les accompagner.

Certaines formes d'ascèse déconcertent ou choquent, et pas seulement des sceptiques ou agnostiques, même si beaucoup de croyants tendront à replacer de telles formes dans des contextes historiques ou à les interpréter comme

des vocations à des formes particulières de démarche spirituelle. Il est vrai que l'ascèse peut aussi conduire à des excès: cette prise de conscience joua par exemple un rôle dans l'histoire personnelle du Bouddha, telle que la relate cette tradition spirituelle. De même, l'idée que des "mérites" personnels, acquis entre autres par des efforts ascétiques, permettrait d'atteindre le salut, a été rejetée par le protestantisme et a conduit à l'abandon de pratiques structurées comme le Carême, même si l'on assiste aujourd'hui à des redécouvertes de la place de celui-ci dans des milieux protestants.

Des règles alimentaires précises continuent d'accompagner le Carême dans l'Église orthodoxe; en milieu catholique, ces exigences ont connu un très fort relâchement, que certains regrettent aujourd'hui. Des pratiques survivent parmi les croyants engagés, par exemple les "soupes de Carême" dans des paroisses chaque vendredi de cette période. À toute époque, des chrétiens ont choisi aussi de marquer la période du Carême par des renoncements particuliers, choisis individuellement: en Occident, ces choix individuels ou de petits groupes sont de plus en plus la marque de pratiques liées au Carême, plus qu'une observance collective de renoncements identiques. Et nous voyons se développer aussi des pratiques d'ascétisme (généralement passager) détachées de contextes religieux spécifiques, par exemple des "stages de jeûne", derrière lesquels se manifestent aussi des aspirations spirituelles, mais en dehors de l'encadrement de traditions religieuses. Sans parler de renoncements alimentaires pour des raisons de santé ou d'amaigrissement, qui exigent parfois des régimes rigoureux, "ascétiques", mais dont l'aspiration ultime est le mieux-être, et non l'allègement du poids du corps pour une pratique spirituelle.

## Histoire de douaniers français

Source: <http://mayer.im/post/42954490324/2013-02-douaniers-francais>

J'aime les douaniers français et leurs réparties plaisantes. Cela remonte sans doute à mon premier voyage en France. J'avais 16 ans, je voyageais seul, et mon père avait pensé qu'il suffisait de me donner une autorisation de sortie sous la forme de quelques lignes signées sur une carte de correspondance, sans authentification. J'arrivai à la gare de Genève, côté suisse, pour prendre un train de nuit depuis les quais de gare de l'autre côté des contrôles douaniers. Le douanier suisse jeta sur l'autorisation paternelle un regard sceptique: "Je veux bien vous laisser passer, mais mes collègues français n'accepteront jamais une pièce telle que celle-ci." Je m'imaginai déjà refoulé à la frontière pour le premier de mes voyages indépendants hors de Suisse. J'arrivai donc devant le douanier français, l'oreille basse, en lui expliquant d'emblée mon problème. La réponse fusa, superbe: "Aucun problème, Monsieur: vous êtes en France!"

Après cette expérience initiale, comment ne pas éprouver un sentiment reconnaissant et bienveillant pour les accueillants douaniers français? Et encore plus depuis que ceux-ci m'ont valu deux moments d'anthologie, lors d'un déplacement à

Metz à la fin du mois de janvier, en traversant la frontière à la gare de Bâle.

Cela commença par un contrôle douanier à la gare, en accédant au secteur français: “Vous transportez des capitaux?” – “Non, Monsieur. D’ailleurs, je suis Suisse, et je ne pense pas qu’il y ait beaucoup de Suisses qui transfèrent leurs capitaux en France...” Le douanier goûta modérément ma pointe un peu cruelle et répliqua sans se démonter: “Ça viendra un jour...” Nous voilà prévenus!

Une quinzaine de minutes plus tard, assis dans le train qui démarrait, de nouveau des douaniers – c’était le jour! Je les accueillis en souriant et leur expliquai avoir déjà été contrôlé à la gare. “Ah bon? Vous voyez, la France est bien gardée!” Mais, tandis qu’ils quittaient le wagon, j’entendis de loin son collègue incrédule lancer au douanier: “Tu lui as dit que la France était bien gardée? Comment peux-tu dire de pareilles bêtises?”

---

## **La paille et la poutre - version alcoolisée**

Source: <http://mayer.im/post/41208539012/2013-01-buveurs>

Cela faisait longtemps que je ne l'avais plus vu. Aujourd'hui, à la faveur d'une journée hivernale un peu plus douce, il était à nouveau assis sur le banc de l'abribus proche de chez moi – bouffi, le regard vague, un paquet de canettes de bière à ses pieds, qu'il boit l'une après l'autre, lentement mais avec persévérance. Cela semble être sa principale occupation quotidienne: son soutien déterminé à l'industrie brassicole ne le rend probablement pas apte à faire autre chose. De quoi vit-il? Sans doute une rente d'invalidité. Il n'est pourtant pas vieux et apte à se déplacer à pied, s'il le faut.

Cette rencontre m'a rappelé une scène de l'été dernier. Le paisible buveur de bière était assis à sa place habituelle, avec les provisions nécessaires. Voici que s'approcha de l'arrêt du bus un rouquin qui traverse parfois le quartier dans un état inhabituel d'excitation (rassurez-vous, outre le soussigné, la plupart des autres habitants sont plus ou moins “normaux”). Il était agité ce jour-là. Il marchait en criant, une guitare à la main et un gros carton sous l'autre bras.

À peine arrêté pour attendre le bus, il déposa son carton et en sortit une bouteille de whisky, qu'il ouvrit aussitôt pour se désaltérer.

Alors, émergeant de sa brume intérieure, le buveur de bière jeta sur la scène un regard sévère et lança sentencieusement à sa voisine: “S’il croit que ça va l'améliorer, de boire comme ça...”

---